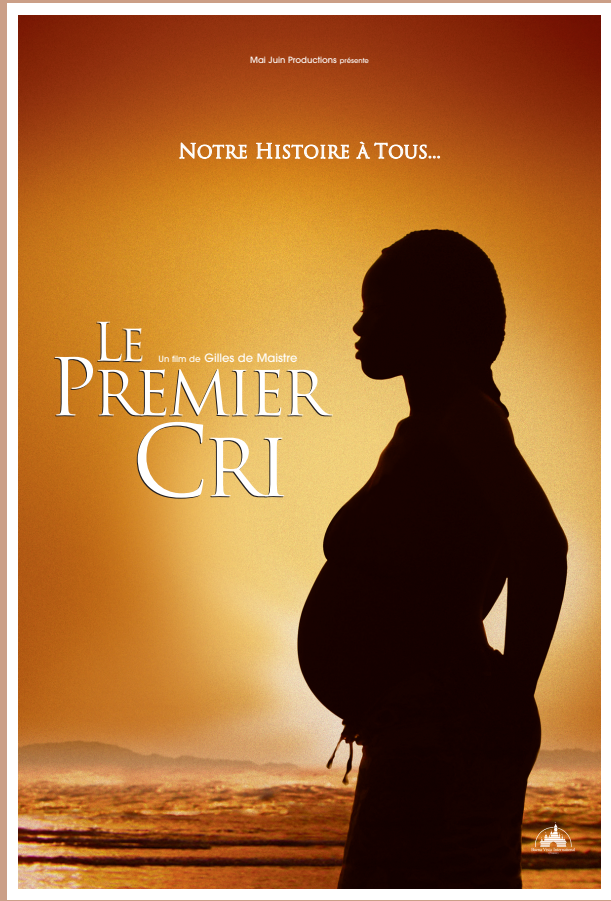


Mai Juin Productions présente

NOTRE HISTOIRE À TOUS...

LE
PREMIER
CRI

un film de Gilles de Maistre



A dark silhouette of a pregnant woman is centered on a textured, light brown background. The woman is shown in profile, facing left, with her hands resting on her hips. The silhouette is semi-transparent, allowing the background texture to be seen through it.

LE
PREMIER
CRI

maïjuin
productions

présente

Un film de
Gilles de Maistre

LE PREMIER CRI

*Selon une légende talmudique,
lorsqu'un enfant naît, il possède encore
le savoir ultime de ses vies antérieures.
C'est alors qu'un ange apparaît
et lui enjoint de tenir ce savoir secret.
L'ange pose son doigt sur la lèvres de l'enfant
et à cet instant précis, le bébé oublie tout
pour entrer dans la vie. Du geste de l'ange,
il reste une trace : le petit creux qui dessine un fossé
entre notre lèvre supérieure et la base de notre nez...
Alors seulement, il peut pousser son premier cri.*

Sur une idée de Gilles de Maistre
Scénario Marie-Claire Javoy
Adaptation Marie-Claire Javoy et Gilles de Maistre
Montage Marie Quinton
Musique Armand Amar
Producteur exécutif Stéphanie Schorter-Champenier
Produit par Gilles de Maistre - Miguel Courtois

LE 31 OCTOBRE 2007 AU CINÉMA

Durée : 1H40

Distribution - Relations Presse
Disney / Buena Vista International (France)
Floriane Mathieu - Aude Thomas
41 avenue George V - 75008 Paris
Tél. : 01 64 17 57 56 / 57 57 - Fax : 01 64 17 58 09
floriane.mathieu@disney.com - aude.thomas@disney.com

Photos disponibles sur www.image.net





Synopsis

*Dans un intervalle de 48h sur la Terre,
le destin de plusieurs personnages réels
se croise dans un moment unique et universel :
la mise au monde d'un enfant.*

*C'est l'éblouissante histoire vraie
du tout premier cri de la vie,
celui que l'on pousse quand on naît
et qui scelle notre venue au monde.*

*Contraste des terres, contraste des peuples,
contraste des cultures pour le plus beau
et le plus insolite des voyages.*

La naissance sur grand écran à l'échelle de la planète.

L'intention du projet de l'intime à l'universel

**Ce n'est pas une fiction,
c'est la réalité sublimée en images.**

Partir pour un voyage insolite autour de la planète.
Explorer l'univers de la naissance, des naissances
aussi variées que nous sommes différents.
C'est ce que propose ce film.

Les décors sont naturels, les personnages véridiques,
les situations exactes.

Pas de reconstitution mais un atout inégalable :
l'histoire vraie, vécue au présent sous nos yeux.

La Nature pour décor

L'eau, le désert, la glace, la forêt : tous les contrastes
offerts par la nature sont inclus à l'histoire, comme une
source de rêve.

Des sables chauds du désert Touareg à la blancheur de
la toundra sibérienne. Des terres sauvages massais au
cabaret de Paris. De l'Amérique militante à la forêt
amazonienne. De la beauté sacrée du Gange au Japon
traditionnel. Des hôpitaux peuplés du Vietnam au
pacifique delphinarium mexicain : c'est un film
au scénario unique et multiple à la fois, dont le décor
est la planète.

Le Soleil Noir comme éclairage

Le destin de tous nos personnages se croise dans un
intervalle de 48 heures sur la Terre.
Leur histoire se déroule autour d'un jour unique de la planète.

Ce jour là, une éclipse totale du soleil a plongé certains
de nos personnages dans la nuit mystérieuse, alors qu'au
même moment, elle était partiellement visible pour les
autres.

Riche de cette trame puisée dans la réalité, ce film
documentaire nous emmène pour un voyage intense,
qui nous parle du monde, qui nous parle de nous.

Un scénario en mouvement

Le scénario a été écrit à partir d'une enquête journalistique
qui constitue la base du film, sa colonne vertébrale.
Mais la réalité du terrain est venue en réécrire inévitablement
plusieurs épisodes ou en exclure certains.

C'est la grande force du documentaire : le réel va
constamment au-delà du prévu, le terrain apporte
ses propres variantes et l'imprévu est toujours de mise.

L'écriture reste une intention.

L'histoire de la Vie, l'histoire de nos vies...

Sans concession, il met en image la poésie du passage :
quand la femme accède à la maternité, quand l'homme
accède à la paternité, quand l'enfant entre dans la vie.

C'est une dramaturgie universelle, qui éveille notre émotion
et réactive notre mémoire. S'y mêlent l'amour et le suspense,
la gravité et l'action, l'exotisme et la haute technicité.



La carte des naissances

USA

La maman: Vanessa
 Son âge: 32 ans
 Signe particulier: Vit en communauté
 Son accouchement: Sans aucune assistance médicale, chez elle, entourée de ses amis.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 9640
 Population (en millions): 296.5
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 7
 Indice de fécondité (enfants par femme): 2.0

Mexique

La maman: Gabry et Pilar
 Son âge: 30 ans et 32 ans
 Signe particulier: Veulent un accouchement humanisé
 Son accouchement: L'une dans la mer et l'autre dans un déphérisium, au milieu des dauphins, avec une sage-femme.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 1960
 Population (en millions): 107
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 25
 Indice de fécondité (enfants par femme): 2.6

Bésil

La maman: Moïtoné
 Son âge: 21 ans
 Signe particulier: Indienne Kayapo, Tribu guerrière amazone
 Son accouchement: Debout, accouchée à une branche, avec une sage-femme traditionnelle.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 8557
 Population (en millions): 184.2
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 27
 Indice de fécondité (enfants par femme): 2.4

France

La maman: Sandy
 Son âge: 28 ans
 Signe particulier: Danseuse de cabaret
 Son accouchement: à l'hôpital.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 552
 Population (en millions): 63.4
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 4
 Indice de fécondité (enfants par femme): 2

Niger

La maman: Mané
 Son âge: 25 ans
 Signe particulier: Touarègue
 Son accouchement: Couchée sur le côté, sur le sable du désert, avec des chaméliers, et sa mère.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 1268
 Population (en millions): 14
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 153
 Indice de fécondité (enfants par femme): 8

Tanzanie

La maman: Kakoya
 Son âge: 40 ans environ
 Signe particulier: Massai
 Son accouchement: Chez elle, dans sa case sur 1 lit sommaire en bois dur, avec l'accoucheuse du village.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 946
 Population (en millions): 36.5
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 109
 Indice de fécondité (enfants par femme): 5.5

Inde

La maman: Sumita
 Son âge: 35 ans
 Signe particulier: (fut partie de la caste des Dalit (intouchable))
 Son accouchement: Sur les bords du fange, chez elle, avec une sage-femme.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 3291
 Population (en millions): 1103.6
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 64
 Indice de fécondité (enfants par femme): 3

Vietnam

La maman: 120 naissances/jour
 Signe particulier: La plus grosse maternité au monde
 Son accouchement: Médicalisé à l'hôpital.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 332
 Population (en millions): 83.3
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 18
 Indice de fécondité (enfants par femme): 2.2

Russie (Sibérie)

La maman: Elizabeth
 Son âge: 21 ans
 Signe particulier: Polgari, dernière tribu nomade du cercle polaire
 Son accouchement: à l'hôpital de région par -50°C.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 17095
 Population (en millions): 143
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 12
 Indice de fécondité (enfants par femme): 1.4

Japon

La maman: Yukiko
 Son âge: 31 ans
 Signe particulier: Accouche en présence de sa petite fille
 Son accouchement: à la clinique du Dr. Yoshimura selon la méthode traditionnelle.

Superficie du pays (en milliers de Km²): 378
 Population (en millions): 127.7
 Taux de mortalité infantile (pour 1000 naissances): 3
 Indice de fécondité (enfants par femme): 1.3



Entretien avec le réalisateur Gilles de Maistre

Comment est né ce projet d'un tour du monde des naissances ?

J'ai eu la chance, pour une série documentaire pour la télévision, de filmer une centaine d'accouchements à la maternité de l'hôpital parisien Robert Debré. J'ai passé deux ans bouleversants dans la salle des naissances. Partager ce moment de grâce, assister à l'éclosion de la vie vous transforme à tout jamais. Et cette secousse était renouvelée à chaque naissance comme une première fois. La puissance émotionnelle que je ressentais était telle que j'ai voulu prolonger cette magie ailleurs. Comme tous mes projets, il y a une gestation, un lien qui se fait avec ce que je vis. L'idée m'est venue de faire un long-métrage pour le cinéma sur ce thème en transposant la salle de maternité à l'échelle de la planète. Mon désir était double : communiquer au spectateur le déferlement d'émotions que déclenche la naissance d'un être humain, et utiliser ce prisme là pour raconter notre condition d'homme aujourd'hui.

Pourquoi cet attrait récurrent pour le thème de la naissance ?

Parce que c'est un thème à la fois intime et universel, dans lequel on retrouve un nombre incalculable de problématiques passionnantes. Il nous concerne tous et permet de raconter plusieurs histoires en une. Celle de ces enfants qui naissent, de ces femmes qui accouchent, mais aussi la nôtre, et au-delà, celle de notre espèce, celle des hommes. Pour moi, chaque fois qu'un enfant naît, c'est un nouveau pas de l'humanité vers son avenir. C'est la conquête de notre survie, de notre évolution, et enfant après enfant, c'est notre histoire à tous qui s'écrit.

Et puis j'étais fasciné par l'idée de chercher à percer un mystère qui nous échappe, à nous les hommes. D'abord, il y a beaucoup de pays où la présence de l'homme est exclue et où c'est strictement une affaire de femmes : les gestes, les traditions, les faits sont soustraits au regard de l'homme. Cela reste secret, voire tabou. Mais même dans nos sociétés où la présence du père est acceptée, il n'a pas accès à ce qui se passe, il reste spectateur. C'est un moment difficile et plein d'enjeux. À chaque instant, la situation peut basculer dans le drame ou le bonheur. La femme est entre souffrance et jouissance, entre vie et mort. Ce qui l'anime est d'une violence sans nom. Elle oscille entre fragilité et toute puissance. Il y a une dimension sacrée et éternellement féminine dans la notion de transmission de la vie. Être un homme et pouvoir s'approcher de cela est fascinant.

Le Premier Cri n'est pas qu'un film sur la naissance, c'est aussi un film sur les femmes. C'est un hymne à la vie, un hommage à la féminité et à la maternité.

Comment avez-vous construit le scénario ?

De manière générale, tous mes documentaires sont construits autour d'une progression dramatique dont l'enjeu, pour les gens que je filme, dépasse largement le fait d'être filmé : la caméra perd son importance en comparaison de la force de l'évènement qu'ils vivent. Vivre le moment redevient essentiel et déborde l'idée d'être filmé. C'est ainsi que je peux capter la vie, la réalité. En écrivant le scénario, on a défini en théorie un cadre idéal avec **Marie-Claire Javoy** : celui de mettre des naissances différentes en perspective les unes des autres et de rechercher les contrastes. Contraste des paysages, des climats, des décors, mais aussi contraste des coutumes, traditions, niveaux de vie. Je voulais le désert, la forêt, l'eau, la neige, la ville. Je voulais confronter surmédicalisation et précarité. Et je voulais aussi montrer les différences dans la manière dont l'accouchement est appréhendé : très préparé, projeté, assumé pour Vanessa aux États-Unis ou Yukiko au Japon, ou au contraire non programmé, instinctif et très secret pour Mané au Niger ou Kokoya en Tanzanie.

Ce n'était qu'un outil, une intention dont on avait besoin pour partir en enquête et sur le terrain. La difficulté du sujet, la confrontation aux personnages, la réalité du terrain, les explorations avortées ou celles qu'on n'attendait pas ont fait évoluer l'enquête qui a été en mouvement en permanence. Je pensais filmer chez les pygmées mais je me suis retrouvé chez les Massais, la Mongolie avait été repérée mais c'est en Sibérie que je suis allé. Je devais filmer l'accouchement de Sophie au Ghana mais le bébé est né prématuré etc. La vie est toujours plus forte que la fiction.

Tourner un long métrage sans connaître à l'avance la scène à filmer, c'est excitant ?

Excitant mais épuisant ! Il faut en permanence entretenir la faculté de rester ouvert à tout ce qui se passe et en même temps se tenir toujours prêt : on ne pourra jamais revoir ou refaire la scène de l'accouchement ! C'est un "one shot". Mais c'est aussi la force du film puisque le

moment est unique. Je dois m'adapter et réagir à chaque instant. Un exemple : au Japon, la clinique est un bel endroit, la lumière était jolie, je pensais avoir une belle séquence. Et au tout dernier moment, le médecin a décrété que la lumière était trop forte, qu'elle allait aggraver le bébé à la naissance et que Yukiko devait accoucher dans le noir. Et il éteint tout ! Je ne peux pas lui demander de rallumer pour pouvoir filmer, alors je m'adapte. A moi d'être à la hauteur. Mais dans le fond, heureusement qu'on ne sait pas ce qui vous attend dans ce genre de tournage, car il y a bien des fois où on ne partirait pas !

Sur quels critères avez-vous sélectionné les femmes que vous avez filmées ?

Il y a en amont une enquête journalistique pour arriver jusqu'à elles. Mais je voulais en plus, et pour chacune d'elle, quelque chose d'évident, d'immédiat qui plonge instantanément le spectateur dans l'histoire. Par exemple, Sandy est danseuse à Paris : je la filme sur fond de Tour Eiffel en train de faire son spectacle. Sunita est indienne, elle habite aux bords du Gange à Bénarès. En Afrique, Kokoya appartient à la tribu Massai. Toutes sont très vite identifiables et on peut les situer facilement sur la carte du monde. Et puis je voulais que ce soit des femmes expressives, pas spécialement belles ou extraverties, mais dont on sentait la personnalité. Le choix est très instinctif. Et puis je suis tombé amoureux de toutes, c'était nécessaire sinon ça n'aurait pas marché !

C'est un moment très intime. Toutes les femmes ont facilement donné leur accord pour être filmées ?

Pour moi c'est bien plus qu'un moment intime. C'est aussi un moment universel qui n'appartient pas seulement aux femmes. On peut vouloir le garder pour soi et refuser d'être filmé bien sûr. Mais au-delà de l'aspect privé, cela fait partie de l'histoire de l'humanité et ces femmes ont accepté de partager quelque chose qui nous appartient à tous. C'est ce que je leur disais à chacune, de la plus pauvre à la plus riche, de la plus simple à la plus favorisée. Elles ont toutes compris cette dimension.



Pourquoi avoir voulu en faire un film sur grand écran ?

Le documentaire, c'est ma vie depuis 20 ans, et depuis peu, il s'est fait une place au cinéma, il est naturel que j'en ai eu envie. Le budget du film, la complexité du tournage, le format écartaient d'emblée la télé. Et plus que tout, je l'ai toujours imaginé comme un long-métrage cinéma, la seule différence est que ma matière première à moi est la réalité. Mais c'est un film de cinéma : je raconte une histoire avec une vraie dramaturgie, il y a plusieurs personnages dans un enjeu, il y a une esthétique, beaucoup d'émotion, une part onirique. J'accorde une place immense à la musique. Tous les ressorts du cinéma sont là. C'est un film du réel.

Quelle a été votre méthode de tournage ?

Je tourne seul ou avec un ingénieur du son. On est loin des productions cinéma avec de grosses équipes. Là, il s'agit de capter la vie. Il faut rester connecté tout le temps, se mettre en immersion totale, savoir décrypter les gestes, les regards. S'ouvrir à l'autre en faisant confiance à sa créativité ou son instinct. Je voulais que le spectateur entre dans l'intimité des protagonistes, s'accoutume à leur manière d'être jusqu'à se sentir proche et familier de leurs émotions. Mon regard devient l'œil du spectateur : tantôt il dévisage une femme, s'attache à un détail puis se détourne au loin. Je n'ai pas eu peur de faire des très gros plans. La caméra crée ainsi une proximité immédiate entre le spectateur et la femme. Elle lui donne le sentiment qu'il assiste à ce qu'il voit, pas qu'il le regarde sur un écran. La caméra ne se fait pas oublier, elle s'intègre à la scène qui se déroule, de la même manière que moi je n'ai jamais cherché à me faire oublier sur le tournage. Je cherche toujours à l'associer à la scène.

Vous avez passé beaucoup de temps avec vos protagonistes ?

J'arrivais en moyenne 15 jours avant la date présumée de l'accouchement. Ça me laissait de temps de faire connaissance avec les femmes, leur entourage, leurs maris et de

nous apprivoiser les uns les autres. Moi, j'appréhendais leurs modes de vie, leurs personnalités. Eux se familiarisaient avec la caméra et ma manière de travailler. Ça m'a permis de pouvoir les filmer chacune avant la naissance, un moyen pour moi de laisser le spectateur aller à leur rencontre grâce à leur quotidien, à leur univers.

Je voulais que comme moi, le spectateur soit dans l'attente de la naissance, qu'il la vive, et qu'il soit dans son suspens car chaque fois, ça aura été une histoire différente dont on ne connaissait pas l'issue.

Vous avez été bien accepté pendant le tournage ?

Toujours très bien avant le moment crucial. Mais au moment de l'accouchement, ça a toujours été difficile. Franchement, ce tournage a été un véritable enfer ! Plus compliqué, c'est impossible ! Je me suis fait rejeter un nombre incalculable de fois. Toujours à la dernière seconde. Rien d'acquis, tout à refaire. Chez les Massaïs, qui sont très pudiques et chez lesquels jamais un accouchement n'avait pu être filmé, j'ai passé 3 semaines à attendre la naissance. Et le matin de l'accouchement, quand Kokoya, la Massaï s'est mise à avoir des contractions, ils ne voulaient plus faire le film : peur de la caméra, peur de l'accouchement lui-même ? Il a fallu tout réexpliquer au traducteur et qui à son tour a tout retraduit à la famille... Et au final, la sage femme traditionnelle du village a dit : « laissons les faire ! ». En Inde, à l'accouchement de Sunita, j'ai cru que j'allais devenir fou. Je suis resté un mois à attendre la naissance. On avait fait l'échographie trop tard, donc nous n'étions pas certains de la date d'accouchement. Je ne l'ai pas quittée pour ne pas rater le jour J. Un jour, elle se plaint d'avoir mal au dos. Rien de plus. (Elle avait en fait un travail relativement facile sans vraiment de signe annonciateur). Et tout à coup, en quelques minutes tout s'est déclenché. J'étais devant sa tente, pour la laisser se reposer, et puis l'instinct me dit d'entrer. Là, le mari me barre la porte. Je réexplique à toute allure, je calme, je rappelle que je ne gênerai pas, que je ne serai pas voyeur. Ils échangent quelques mots, me fait vaguement un signe et j'ai à peine le temps d'entrer et de mettre la

caméra sur " on " que le bébé arrive. Tout se joue en une seconde. Tout est très intense, anormal presque dans ces moments là.

C'est un documentaire, un film, un docu-fiction ?

C'est un documentaire, construit comme un film avec une intrigue narrative, du suspens. Sauf que je n'ai filmé que la réalité, dans ce qu'elle a de plus improbable. Je ne suis jamais intervenu pour modifier ou réarranger ce qui se passait car cela aurait anéanti la véracité de la scène. À moi de me débrouiller pour avoir le bon axe, le bon plan. Le seul artifice de narration repose sur l'éclipse.

Pourquoi avoir utilisé l'Eclipse dans le film ?

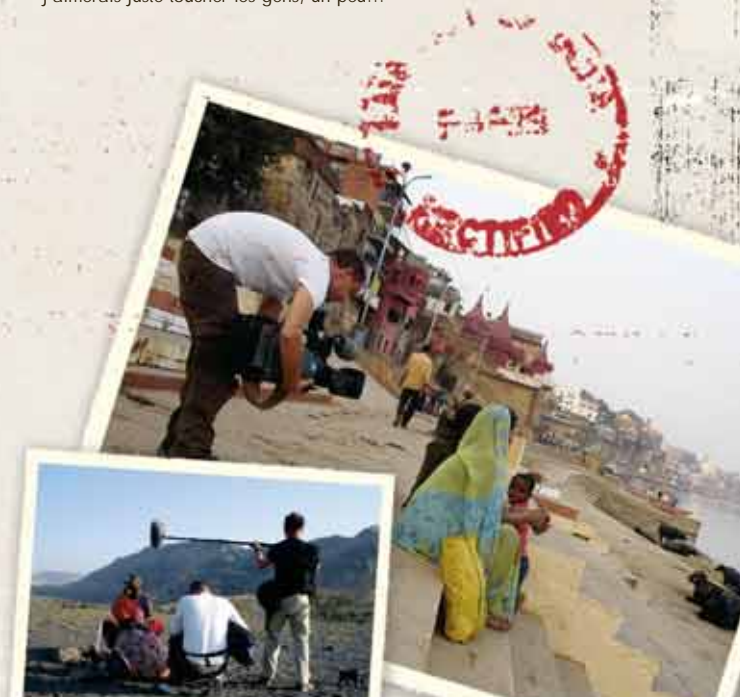
Dans le film, toutes les naissances ont lieu le même jour, celui d'une éclipse de soleil. Je cherchais un événement qui soit le même pour toute la planète et qui nous rappelle notre place dans l'univers. Quelque chose à mettre en parallèle avec la venue au monde. L'éclipse solaire, c'est à la fois un symbole et un lien. C'est un lien temporel pour les femmes dans le film, certaines la vivent en direct, d'autres voient la lune recouvrir le soleil à la télé. Mais la Lune, c'est aussi le symbole du féminin, elle est liée à son univers, à son cycle. Souvent, l'éclipse solaire est un phénomène qui fait peur parce qu'il nous dépasse. Comme la naissance. C'est beau, magique, mystérieux. Enfin, c'était aussi pour moi le moyen de faire voyager le spectateur d'un bout à l'autre de la planète en suivant une certaine logique : celle de la trajectoire de l'éclipse.

À travers ce film, vous voulez faire passer un message ?

C'est une photo du monde aujourd'hui. Un instantané émotionnel, sans jugement ni leçon de morale, qui pointe un certain nombre de questions : les inégalités sociales, économiques, l'accès à la santé, l'écologie, les contradictions entre la nature et les excès du progrès, les failles et victoires de la science. Regarder la naissance permet de s'interroger sur ces grands enjeux. Dans les pays pauvres, la naissance doit souvent composer avec la mort de la femme ou celle de l'enfant... Au Niger, un enfant sur trois n'atteint pas

l'âge de un an. En France, on contrôle la naissance et on en vient presque à aborder la grossesse comme une maladie. J'imagine qu'en voyant le film, beaucoup de femmes vont réfléchir à la démarche de certaines, comme Vanessa l'américaine, qui décide d'assumer seule l'accouchement de son premier enfant, ou Yukiko la japonaise qui choisit une naissance comme autrefois, ou Pilar la mexicaine qui expulse son bébé avec les dauphins. Il y a aussi beaucoup à apprendre des naissances plus traditionnelles et primitives. L'accouchement naturel, que j'aborde dans le film, renvoie à d'autres choses : que fait-on de notre vie ? Quel monde laissons-nous à nos enfants ? Qu'est-ce que l'enfantement apporte à une femme ? L'accueil de l'enfant détermine-t-il son devenir ? Mais il y a aussi une tentative de parler d'amour, de tendre un miroir à chacun pour montrer que nous sommes tous pareils, qu'on fait tous les mêmes gestes avec nos bébés, qu'on a tous les mêmes douleurs, les mêmes larmes, les mêmes rires...

Je ne veux pas faire passer un message, j'aimerais juste toucher les gens, un peu...





Le Premier Cri, portraits de femmes...



Tanzanie

Kokoya, femme Massai



Nous sommes entre le Kenya et la Tanzanie, dans le district de N'Gare Sero, au cœur des terres massais. L'air, brûlant, dessèche les yeux et tarit les conversations. On entend seulement quelques bêlements au loin, au pied du volcan sacré, et toujours, cet écran de chaleur qui vrille l'horizon. Les Massais ignorent superbement le tracé des frontières et continuent à transhumer à la recherche du pâturage, passant fréquemment d'un pays à l'autre. Ce sont des éleveurs nomades. Marcher, chercher de quoi nourrir les bêtes, c'est leur vie, ils l'ont choisie, ils la défendent. Olesietoi est polygame. Il a 10 femmes, Kokoya est sa 5^e, et près d'une centaine d'enfants. Il espère fortement que Kokoya donnera naissance à une fille : les enfants sont une richesse pour les Massais, mais plus encore les filles car c'est l'homme qui dote la femme.

Kokoya, enceinte de son 7^e enfant, ne change rien au rythme de ses activités quotidiennes et continue à couper du bois et porter les bidons d'eau jusqu'au dernier moment. Elle a déjà trois garçons et deux filles. C'est sa 6^e grossesse car elle a eu des jumeaux. Elle dit avoir une quarantaine d'années mais personne, chez les massais ne connaît précisément son âge. L'accouchement reste l'événement de tous les dangers. Kokoya le sait, la naissance des jumeaux a failli lui coûter la vie. D'après elle, la naissance de son prochain bébé ne devrait pas survenir avant la pleine lune. Nasieku est l'accoucheuse traditionnelle du village, c'est elle qui va assister Kokoya lors de l'accouchement. Elle a, en quarante ou cinquante ans de pratique, plus de 3 000 naissances à son actif. Et elle-même a eu 15 enfants. Une expérience salubre qui vient tempérer la secrète appréhension de Kokoya. Cette fois, comme les précédentes, Kokoya va accoucher dans sa hutte. Elle ne devra pas montrer sa douleur.

Elle sait qu'une fois que le bébé sera né, il lui faudra rester recluse dans sa hutte avec le nouveau-né pendant les 4 mois qui suivront.



Le poids des traditions dans les pays en développement

" La culture traditionnelle est un substitut, souvent le meilleur, à la médecine que ces peuples reclus n'ont pas forcément. Bien sûr, certaines pratiques peuvent aller à l'encontre de la santé des femmes, mais plus que les traditions et les coutumes liées à l'accouchement, c'est la place réservée aux femmes qui rend ce moment dangereux. Leurs droits qu'on bafoue.

Le poids de la tradition n'est pas lourd en soi. Chez les Payaches, par exemple en Afghanistan, la naissance est synonyme d'impureté, de sang et de mort, alors on met la femme à l'écart du village, et elle accouche seule. Ces traditions évoluent sans cesse, les cultures bougent et s'adaptent à toute allure, et les changements sont importants d'une génération à l'autre."

Marie-Rose Moro, psychiatre transculturelle à l'Hôpital Avicenne.



ÉTATS-UNIS NAISSANCE NON ASSISTÉE VANESSA ET MIKAEL

Vanessa, 32 ans et Mikael, 36 ans, habitent en collectivité avec huit autres personnes, un groupe d'amis activistes, artistes et agriculteurs bios, rencontrés à la croisée des chemins de l'alter mondialisation. Leur maison du Maine est à leur image, en retrait du monde citadin, entourée de bois et de champs, au bord d'un lac. Vanessa vit sa grossesse dans la plénitude. C'est son premier enfant, il est désiré et attendu. Pas seulement par le couple qu'elle forme avec Mikael, mais par chacun de leurs colocataires.

Vanessa a choisi d'assumer un accouchement non assisté par le corps médical, décidée à s'approprier la naissance de son enfant. Elle est convaincue que son corps sait ce qu'il aura à faire. Persuadée que même si se présente un problème à la naissance, elle saura le régler seule. Elle ne souhaite aucune intervention extérieure : *" Mon raisonnement est que si un problème se présente, je le sentirai. Les femmes ont toujours eu l'intuition. C'est donc une affirmation féministe, et anarchique : personne n'est mieux placée que moi."* Sa décision inquiète cependant les membres du collectif. Certains voudraient qu'une sage-femme soit présente " juste au cas où...".

Une angoisse légitime, c'est aussi la première naissance de la bande, le premier enfant de la collectivité. Beaucoup de réticences sur le principe même ont été exprimées. Essentiellement la crainte que personne, parmi eux, ne saurait identifier une urgence. Mais Vanessa répond *" qu'il n'est pas question de faire semblant avec une sage-femme dans le placard. Je n'arriverai pas à en faire abstraction "*. Vanessa fait son suivi elle-même. Elle fait du yoga, s'est renseignée sur les massages. Elle se prépare des tisanes artisanales pour sa santé et celle du bébé aux feuilles de framboisier ou aux orties du jardin. Elle attend dans la sérénité. Elle ne sait pas encore à quel endroit de la maison elle accouchera. Dehors, elle en doute car il fera sûrement trop froid. Elle aura une piscine dans sa chambre. Mais elle ne veut rien prévoir, être libre, jusqu'au dernier moment, de décider comment cela se passera. Plus elle a avancé dans sa grossesse, plus Vanessa s'est senti assurée de sa décision. *" Je veux être seule à décider de ce que je ressens et de comment cela doit se passer "*. Elle revendique plus que tout de ne rien arrêter par avance. Toute initiative est reportée. Cependant, tout doit être organisé pour être possible. Ultime désir, Vanessa voudrait dans l'absolu que son enfant soit un " bébé lotus " : ne pas couper le cordon ombilical, garder le bébé relié au placenta plusieurs jours encore après sa naissance, jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. " Je veux vraiment que ce soit un passage pour moi et pour le bébé, et pour accéder au passage, il faut prendre des risques, y mettre toute sa volonté ". La conscience du risque important qui est pris fait partie de son aventure, mais c'est à la Nature qu'elle s'en remet avec confiance pour accueillir son bébé. Elle l'attend pour la pleine lune.



" Je voulais me faire le porte parole de mes valeurs... Quand Gilles m'a parlé de son film, j'ai trouvé sa démarche intéressante. Je suis anthropologue de formation, et de ce point de vue là, mon accouchement pouvait apporter une pierre de plus à l'édifice qu'il construisait. Il était " sociologiquement " différent ! De plus, sans être militante ni vouloir imposer ma façon de faire aux autres, c'est aussi certainement pour moi le moyen de faire connaître un peu mieux ces naissances non assistées. Un moyen de partager, de porter mes valeurs. La seule chose qui me dérangeait, c'est que je n'étais pas sûre que mon enfant veuille lui aussi participer à ce tournage. Alors je me suis dit : si j'accouche pendant que Gilles dort à l'hôtel, je ne le préviendrai pas, c'est ce que mon bébé veut me dire..."

Vanessa





Niger Désert de Kogo

Mané, femme Touareg

Nous sommes au nord du Niger, dans la région de l'Aïr, là où les grands massifs dessinent une limite au sable du Ténééré. Niché au pied de ce cirque montagneux, à 12 h de piste d'Agadez, Kogo annonce au nord une mer de dunes. C'est ici que Mané, sa famille et quelques milliers de touaregs semi-nomades vivent en se déplaçant, car ce peuple du désert ne connaît pas les frontières. Quand Mané a épousé Mohamed, il y a un an et demi, elle était, à 23 ans, divorcée sans enfant d'un premier mari. Comme c'est la coutume, elle a conservé la propriété de la tente familiale dans laquelle elle vit aujourd'hui avec son mari.

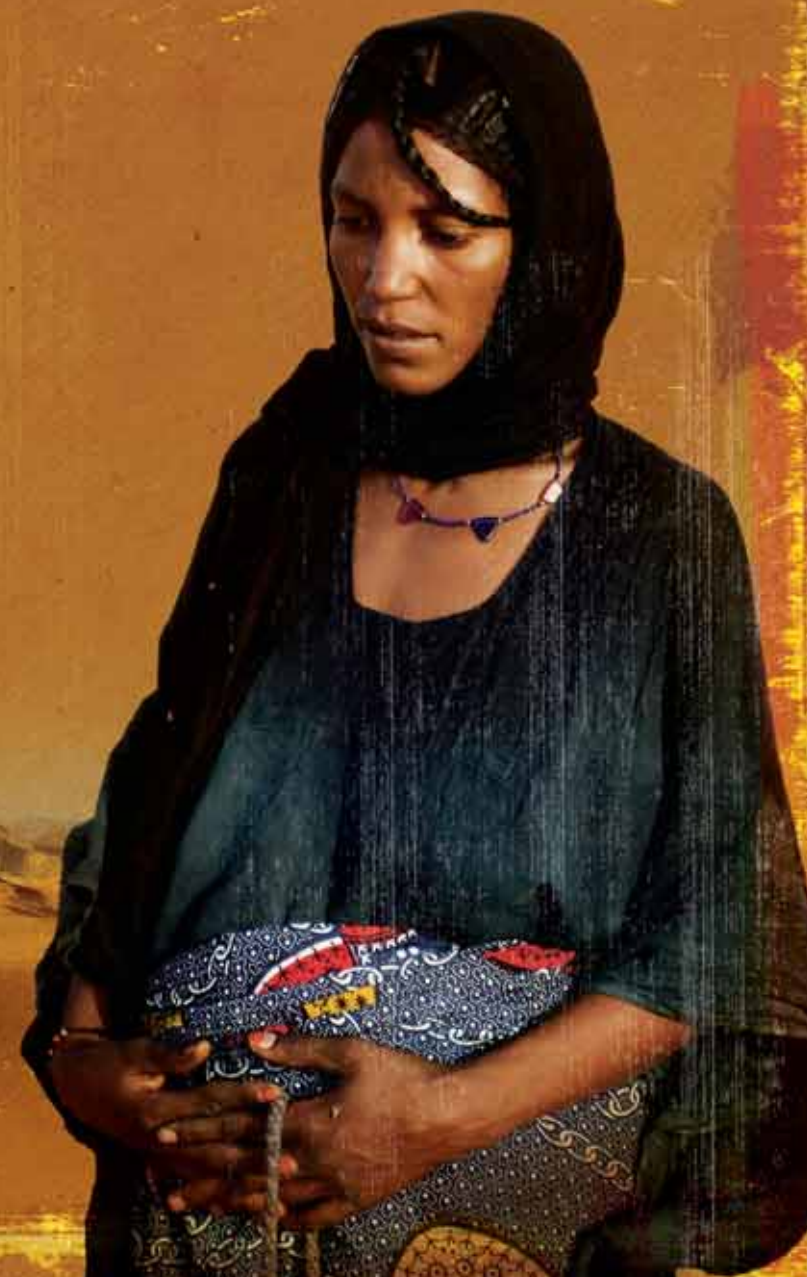
Mané approche du terme de sa grossesse. Elle n'est plus aussi alerte qu'avant, même si ses vêtements dissimulent aux regards son ventre si peu arrondi pour un 9^e mois de grossesse. Elle a cessé de faire le ramadan quelques jours auparavant car elle se sent fatiguée.

Ce matin-là, Mané et Gallé sont installées sur une grande natte à l'extérieur de la tente, sous le peu d'ombre que dessine un arbuste d'acacia.

Assise sur ses jambes repliées, Gallé commence à tisser une natte mais Mané s'allonge sans un mot près d'elle. Elle cache son visage sous un voile. On pourrait croire qu'elle dort si ce n'était cette crispation cadencée de ses pieds nus qui dépassent de son vêtement.

Dans la pudeur et le tabou, Mané vient de commencer le travail. Les femmes s'éloignent alors de la tente pour lui préparer un abri.

Et c'est ici, couchée à même le sable du désert de Kogo, que Mané va accoucher.





FRANCE : PARIS

SANDY : LA NAISSANCE ET LA DANSE

Le ventre sphérique de Sandy virevolte en musique, mis en valeur par les spots bariolés du cabaret. Le gracieux mouvement de son corps est si naturel qu'il semble être fait pour ça depuis toujours. Sandy a la danse dans la peau, et dans le cœur.

In utero, son bébé baigne dans l'univers du mouvement depuis sa première cellule ! On imagine qu'immergé dans la pesanteur du liquide amniotique, il tangue, balance, flotte, tourne sur lui-même dans une danse embryonnaire. Ce sera un garçon et Frédéric et Sandy s'en réjouissent. Ce soir, Sandy s'exhibe sur la scène du cabaret pour la dernière fois avant la naissance. Nullement embarrassée par son gros ventre tendu par huit mois de grossesse, elle n'aurait jamais cédé sa place si le chorégraphe ne lui avait pas interdit de venir désormais.

Danser enceinte aura été une aventure extraordinaire tant les sensations sont différentes. " Quand j'ai appris que j'étais enceinte, je me suis dit que je voulais faire un cadeau original à mon enfant, lui laisser une trace de ma grossesse pour qu'il sache à quel point j'ai été heureuse de le porter. Je voulais qu'un jour il puisse montrer ce premier cadeau à sa femme, ses enfants. Lui créer ses premières racines. Et ça c'est fait comme ça, je suis tombée sur l'annonce " recherche femme enceinte de 3 mois pour un tournage ", j'ai appelé et rencontré la journaliste, et c'est parti ! ça a été une aventure super. Une expérience forte ".

Elle a commencé à danser à trois ans et a su aussitôt qu'elle en ferait son métier. Plus qu'une passion, c'est une raison d'être. L'arrivée prochaine de cet enfant du bonheur avec Frédéric ne l'éloignera pas de son univers artistique, même si elle envisage de s'investir intensément dans son rôle maternel. Sans rechercher un accouchement original, puisqu'elle est inscrite à l'hôpital de Poissy et suivra donc le protocole classique, elle a cependant demandé à la sage-femme de pouvoir garder le plus longtemps possible sur sa peau le nouveau-né. Un peau à peau qui parle bien de l'amour du corps et de la place qu'il tient dans la vie de Sandy. La danse aura été la compagne de vie et de croissance du bébé dans le ventre de sa mère. Nul doute qu'elle l'escortera à sa naissance.

Les superwomen françaises !

Les françaises sont championnes d'Europe en matière de fécondité : on compte désormais en moyenne 2 enfants par femme, et elles sont 81% à continuer à travailler. Un bilan qui fait des envieux, notamment chez les espagnols ou les Italiens qui stagnent à 1,3 enfants par femme (très en dessous du seuil de renouvellement des générations).

Une réussite rendue possible grâce à une politique familiale stable qui privilégie le travail des femmes, et donc la garde de leurs enfants (en tout cas, plus que dans les autres pays de la communauté).

À ceci, s'ajoute une nette évolution des mentalités : faire un enfant hors mariage n'est plus une honte, et travailler n'est plus une tare.

Être mère et active est bien en France une réalité.





СИБЕЯІЕ

ЕІІІДБЕТН, FEMME DOLGDI

Tout au nord de la Sibérie occidentale, dans la péninsule du Taymir, se trouve une ville inaccessible si l'on ne prend pas l'avion, et où l'on ne peut se rendre sans une autorisation spéciale des autorités russes : Khatanga. Au-delà, il n'y a rien. Rien que le glacial océan Arctique, le pôle nord. Et une tribu : les Dolgans, derniers nomades du froid.

Les naissances chez les dolgans sont extrêmement rares.   21 ans, Elisabeth est aujourd'hui la seule femme dolgan nomade à attendre un enfant. C'est son premier. Quelques traîneaux recouverts de peaux, de gros chiens résistants au froid, et des rennes par centaines. Voilà tout l'univers d'Elisabeth et Kostia, son jeune époux de 19 ans. Tous deux vivent en totale autarcie avec leur brigade (famille). Les hommes chassent et p chent en trouant la glace, tandis que les femmes cuisinent poissons et viande.

La brigade d'Elisabeth s'est posée sur ce coin de taiga russe gelée il y a presque 10 jours. Un maximum. Les rennes domestiqués commencent à s'éloigner de plus en plus des maisons pour gratter leur nourriture, c'est le signe pour Elisabeth et les siens qu'il faut se préparer à se déplacer. Cette fois, du fait de la grossesse d'Elisabeth, leur migration, la " Arguish ", ne durera pas longtemps et son objectif géographique

est fixé. La brigade sait qu'un vol sanitaire est prévu pour le ravitaillement dans quelques jours, et il est décidé qu'elle bénéficiera du voyage pour se rendre, seule, à l'hôpital de Khatanga y attendre la naissance sous surveillance. Il n'y a plus aucune dolgan pour accoucher dans la toundra comme du temps de sa grand-mère.

Le c eur gros, chargé de la tristesse de la séparation d'avec les siens, Elisabeth est arrivée en ville par -50 . L'énorme bâtiment rectangulaire de briques rouges lui a ouvert ses portes pour une durée qu'elle ne peut connaître précisément. Elle est si fr le que son ventre paraît trop gros pour un corps de poupée russe quand elle déambule dans les couloirs où règne une obscurité presque totale par souci d'économie d'électricité. Il lui tarde d'avoir son bébé dans les bras, de le présenter à Kostia.

Ce matin, Élisabeth passe sa dernière échographie. Elle attend secrètement beaucoup de ce rendez-vous parce qu'intérieurement, elle espère qu'il lui fera cadeau de l'annonce d'une date proche de l'issue de son séjour. Mais ce qu'elle va entendre de la bouche du médecin ne correspond pas à son attente...





Brésil

Majtonré : indienne Kayapo

Au cœur du Brésil amazonien, un petit village indien se niche dans les profondeurs de la forêt tropicale, humide et luxuriante. Criny abrite 150 Kayapos dans une vingtaine de grosses huttes tressées de bois et de feuilles de bananier.

Majtonré est née dans l'une de ses maisons disposées en cercle autour de la grande place débroussaillée il y a 21 ans. Ses longs cheveux noirs sont séparés par une tonsure qu'elle veille à raser de près.

Comme les autres femmes indigènes, elle s'épile aussi scrupuleusement cils et sourcils. Mais la coquetterie qui lui prend le plus de temps est la peinture de son corps. C'est une activité purement féminine, source de bien des fous rires. Elles permutent et se confient leur corps à tour de rôle. L'une d'elles s'occupe de dessiner sur le corps de Majtonré de grandes lignes verticales partant du bas du visage jusqu'aux pieds, valorisant ainsi sa poitrine et son ventre rond et plein. Elle a réservé les dessins graphiques pour les joues. Ces séances sont un vrai rituel ancestral, toujours

perpétré par les nouvelles générations, en signe fort d'identité et d'appartenance à ce peuple menacé, entre autres, par

la déforestation. Majtonré va donner vie pour la troisième fois dans sa maison. Debout, bras tendus en l'air

et accrochés à une branche fixée pour l'occasion sous la toiture de la maison, ou allongée sur sa paillasse. A ses côtés, les deux parteiras (sages-femmes traditionnelles) du village, âgées, chargées de savoir, respectées, prendront les choses en main.

Majtonré sait que si elle souffre trop, les parteiras pourront toujours faire appel au Chaman du village.



Hồ Chí Minh - Vietnam

Le tu du hospital : la plus grande maternité du monde

L'hôpital est un grand immeuble moderne. En 2005, il y a eu près de 45 000 naissances dans ce service. 17 000 ont pu se dérouler classiquement, par voie basse et sans assistance, mais 28 000 ont été réalisées avec forceps, ventouses ou césarienne. C'est colossal. Ici, il n'y a pas de place pour le sentimentalisme. Aller vite est une règle. Beaucoup de femmes attendent derrière pour accoucher elles aussi. Alors parfois, on accélère un peu le processus... En salle de pré accouchement, dix ou vingt femmes attendent, vautrées sur des lits recouverts de plastique, d'autres sont assises sur des chaises en rang. Personne ne gémit. Dehors on entend des marteaux piqueurs.

La tour centrale est le centre nerveux de tous les accouchements. Six salles d'accouchement y sont disposées en demi-cercle autour d'un bureau dans lequel grouillent des dizaines de sages-femmes. L'une d'entre elles s'emballe dans un tablier complet bleu, enfonce ses bras dans des gantiers, recouvre sa charlotte d'un autre chapeau et s'approche finalement d'une femme en train d'accoucher. Cette femme-là a le sida. À côté, la situation a l'air compliquée : 5 personnes ont le nez figé sur une femme qui se tord de douleur. Une infirmière lui caresse la tête. C'est tout ce que peut proposer l'hôpital en guise d'anti-douleur.

À côté encore, un petit vient de sortir, sans problème. On l'emmène sur le banc, emmaillotté, étiqueté, rendu à la mère. Terminé. Une césarienne est décidée dans une salle voisine. La jeune femme n'arrive pas à accoucher et malgré les méthodes mécaniques utilisées (gonfler l'utérus avec de l'eau) pour déclencher l'accouchement, le col ne se dilate pas et le bébé, trop gros, ne sort pas. Après quelques minutes d'action, bistouri, ciseaux, déchirement des tissus, le bébé est finalement extrait. Il avait le cordon autour du cou, mais il est vivant.



Le prix d'une échographie à travers le monde :

Inde : 350 roupies = 6 €
Ghana : 100 €
Brésil : 80 reals = 31 €
Niger : 20 €
France : 80 €

La paradoxe démographique

L'humanité vient de franchir un seuil historique sans que l'on s'en aperçoive : aujourd'hui, la majorité de la population vit dans un pays où la fécondité est basse.

Au global, la population mondiale continue à augmenter rapidement, alors que la fécondité a considérablement baissé : elle est désormais inférieure à 2,1, dans les pays riches comme dans beaucoup de pays en développement. Au Vietnam, elle est juste à 2,2.

On considère habituellement que les changements démographiques sont les conséquences de changements sociaux, or les revenus moyens et le niveau d'instruction ont globalement peu augmenté. Autrement dit, la moitié de l'humanité est au dessous du seuil de remplacement des générations, et les challenges sociaux deviennent, plus que jamais, capitaux pour maintenir un équilibre devenu encore plus fragile.





Mexique

Cancun & Puerto Vallarta

Naissance avec les dauphins

Un projet singulier, et pour l'instant unique au monde, relie Gaby et Pilar : elles vont donner naissance à leur bébé dans l'eau, au milieu des dauphins. Toutes deux enceintes, elles sont accompagnées pendant leur grossesse par la même sage femme, Adriana. Grâce à l'accueil du delphinarium et à l'implication de Fernando, l'entraîneur des dauphins, Adriana a pu entamer avec chacune d'elles depuis plusieurs semaines une préparation à l'accouchement avec les dauphins. Un programme pilote qui repose sur le contact fréquent de la future maman avec l'animal, dont on sait qu'il communique avec le fœtus. Gaby attend son 2^e enfant. Chaque jour, elle a pris le temps de nager au moins une heure dans la mer des Caraïbes. Elle se sent à l'aise dans l'élément liquide, encore plus sur la fin de sa grossesse car l'eau lui donne une sensation d'allègement. Elle a fait toute sa préparation à l'accouchement avec des dauphins, et souhaite, pour cette seconde naissance, accoucher dans la mer. C'est pour elle, nageuse invétérée, la plus jolie des manières d'accueillir son bébé. Elle a choisi une minuscule plage, isolée des regards, face à Cancun la moderne, sur la petite île d'Isla Mujeres, la bien nommée " île des femmes " .

Le matin du jour de l'accouchement, quand les premières contractions se déclenchent, Gaby se met à l'eau, dans la piscine de la maison. La douleur est alors plus douce, plus contrôlable. Encouragée par Adriana, elle s'immerge totalement en soufflant fort au moment du pic de chaque contraction. Elle attend que le travail soit bien avancé pour se rendre sur la petite plage choisie.

Pilar est enceinte de son premier enfant. La rencontre avec Adriana l'a convaincue des bienfaits du contact des dauphins avec son bébé, et le travail quotidien avec Fernando et ses dauphins lui a offert un dernier mois de grossesse paisible. Après chaque séance de travail avec les dauphins, elle est dans un état de relaxation intense et éprouve le besoin de dormir quelques heures.

Ce soir, au cours de l'entraînement de nuit, elle a ressenti les premières contractions régulières, annonciatrices du début de travail. À 5h du matin, après une nuit rythmée tranquillement par le travail, elle est de retour dans le bassin des dauphins pour vivre les dernières heures de sa grossesse.

Deux femmes, deux désirs posés. Reste cependant à faire coïncider les choix avec la variable inconnue propre à chaque accouchement. Rêve et réalité se rejoindront-ils ?



Trop de médicalisation autour de la naissance ?

Dans les pays " riches ", la grossesse est (sur ?) médicalisée du début à la fin. De plus en plus de voix s'élèvent contre cette façon de faire, arguant qu'elle dépossède la femme de sa grossesse, lui enlève la maîtrise de cet événement unique.

Cependant, une très récente étude menée en France montre que loin de regretter cette surmédicalisation, les femmes la recherchent, tout en regrettant quand même de ne pouvoir s'en passer... Un rapport patiente/médecin à la " je t'aime-moi non plus " .

La notion de risque est devenue tellement liée à celle de la grossesse, que les femmes d'aujourd'hui préfèrent, pour la plupart, perdre l'ascendant sur leur grossesse plutôt que de, peut être, perdre leur bébé.

*Sociologie de l'accouchement,
Béatrice Jacques,
PUF 2007*



C'est au sommet d'une colline, dans un quartier résidentiel de la banlieue urbanisée de Nagoya. Un endroit paisible. Yukiko s'aventure dans le petit-bois et arrive à la grande maison traditionnelle japonaise. Elle franchit la porte d'entrée. On peut lire: " Osan no ie ", " maison de naissance ". Yukiko connaît bien les lieux, elle y est née. C'était il y a 31 ans. C'est en écho à sa propre naissance qu'elle revient aujourd'hui. Trois ans après avoir accouché d'une petite fille ici même, elle vient y mettre au monde son deuxième enfant. La clinique du docteur Yoshimura est réputée, souvent critiquée aussi, dans tout le Japon.

寿丸幸 JAPON NAGOYA YUKIKO NAISSANCE SUR TATAMI

En 45 ans, ce passionné a contribué à plus de 20 000 naissances. Mais le docteur choque les esprits, car il prône l'accouchement naturel, et n'envisage son rôle que comme un soutien à la capacité originelle de la femme à donner la vie, " L'accouchement, c'est la même chose qu'un lever de soleil. Quand le soleil sort de l'horizon, on ne le tire pas aux forceps ou on ne le retient pas parce que c'est trop tôt ! " Traditionaliste au possible mais cohérent, le docteur Yoshimura fustige la modernisation et affirme que depuis que la science a évolué, l'accouchement s'est détérioré. Revenir à une naissance primitive participe à faire évoluer le monde car à travers l'accouchement, l'être humain peut apprendre le fonctionnement de l'Univers. Lui propose de retourner à un mode de vie ancestral, naturel, calqué sur les activités traditionnelles pour créer un environnement positif autour de l'accouchement.

Ainsi, chaque jour, Yukiko fait un bond vers le passé. Elle vient fendre des bûches à la hache, cirer les parquets et les murs, faire des exercices dans les champs, cuisiner comme autrefois.

En obéissant à la nature, le docteur Yoshimura lui promet un accouchement facile, et l'accès à l'essence féminine.

Aussi d'apporter sa pierre à son grand projet :

" Révolutionner l'accouchement, c'est révolutionner l'Univers. "

“子どもの様子がおかしいな”
 と思ったら、このガイドブックを
 「ONLINE こどもの救急」を
 必ず「かかりつけ医」に相談しませ

初春 友浦英二

460-0 名古屋 錦三

表富士 ONOTE.Fuji Best View Point

花季 7コト 季節感 季節感



世界中に557校。約135カ国の人々が学んでいる。

世界で教えているのは、ジオス。

無料体験レッスン券
 TRIAL LESSON TICKET
 Feel GEOS in the world

●日常会話(入門~上級) ●海外旅行準備
 ●英検・TOEIC対策 ●留学・ホームステイ準備
 英・中・韓・仏・西・伊(開講校はお問い合わせください)

英会話 & 留学
 ジオス

こどもの救急

ぶみつけた

満ち丸亭

大塚

丸の内線

丸の内線

丸の内線



Inde - Varanasi

Sunita, la femme du Gange

Varanasi, l'ancienne Bénarès, s'étale sur la rive gauche du Gange. Une ville sacrée, habitée depuis plus de 3 000 ans.

C'est là que vit Sunita, qu'elle élève ses trois enfants. Et c'est là qu'elle mourra. Elle ne connaît pas précisément son âge, ce n'est pas l'usage de déclarer ses enfants quand on est issu des basses castes de l'Inde. Mais Sunita se moque des convenances : ses enfants connaissent le jour de leur naissance, et le prochain saura aussi son âge.

Sunita habite avec sa famille sous une bâche en plastique aux abords de l'une des berges qui descendent jusqu'au fleuve. Asi ghât, c'est l'un des 5 points de la ville où le pèlerin hindou se doit de faire ses ablutions sacrées, en particulier durant les éclipses de lune. Son mari est chauffeur de rickshaw. Pour une somme dérisoire, il transporte tout au long du jour ses clients dans les rues cabossées et poussiéreuses où se mêlent rickshaws, voitures, vélos, piétons et vaches sacrées que la circulation laisse totalement indifférentes. Pendant ce temps, Sunita reste à Asi Ghât avec ses enfants, 2 filles et un garçon, occupée à faire à manger, à se laver dans le Gange, ou à ramasser, à l'occasion du passage des vaches sacrées, la bouse qu'elles lâchent sur leur passage. À pleines mains, elle récolte les précieuses déjections encore tièdes, pour ensuite les étaler en petits ronds qu'elle laissera sécher, avant de les vendre comme combustible.

Sa grossesse n'interfère aucunement dans le déroulé des activités quotidiennes. Elle est mince, et porte bas son quatrième enfant. La pauvreté n'autorise pas le repos. Chez Sunita, il n'y a pas de réserves. Trouver de quoi manger est la priorité de chaque nouveau jour.

La naissance s'annonce. Quand elle sentira les premières contractions du travail, Sunita s'allongera sous sa tente, puis enverra Puja son aînée chercher la sage-femme qui habite à quelques rues de là. Mais il lui faudra venir hâtivement, car Sunita est convaincue que tout ira très vite et se passera sans problème. Ça tombe bien, elle n'a pas les moyens d'accoucher à l'hôpital.



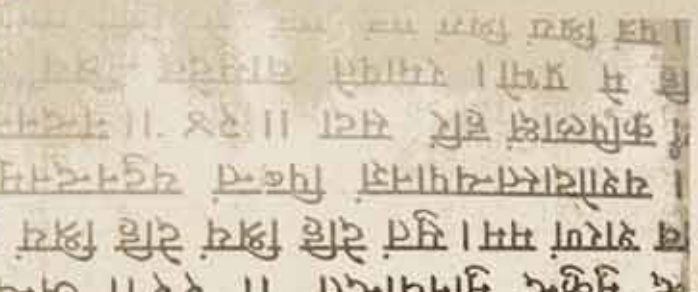
Asie : où sont les filles ?

90 millions de femmes manquent actuellement en Asie, principalement en Inde et en Chine.

C'est le seul continent au monde à compter plus d'hommes que de femmes (103,9 hommes pour 100 femmes, quand ce ratio en Europe est de 92,7 hommes pour 100 femmes).

Avortement sélectif suite à la mise en place de planifications familiales donnant accès facilement aux échographies, infanticides ou abandons, les différences de traitement entre les filles et les garçons sont tellement fortes, qu'elles ont modifié en profondeur les équilibres démographiques de la région. Le culte du garçon, traditionnel en Asie, a été aggravé par la réduction de la taille des fratries : on a moins de chance d'avoir un garçon dans une famille de 2 enfants que dans une de 6, donc on force le destin.

Un drame pour ces petits garçons qui auront du mal à trouver des épouses, donc à faire des enfants, notamment des garçons...





Note autour de la musique

Le Premier Cri est un film qui repose sur deux pivots majeurs : l'esthétisme et l'émotion. Il bannit commentaire et interview et repose sur une narration subjective du point de vue des femmes qui guide le spectateur. Puisque c'est un film essentiellement d'images, la musique y tient une place fatalement beaucoup plus importante que dans tout autre long-métrage, elle est vecteur à la fois d'émotions et d'informations.

Armand Amar, compositeur des musiques de " Amen ", de " Va, Vis, Deviens " (nominé sur ces deux films pour le César de la meilleure musique en 2003 et 2006), de " Indigènes ", de la " Terre vue du Ciel ", a pris le projet à bras le corps, adhérant totalement aux idées, aux valeurs véhiculées par le film. " C'est une grosse responsabilité pour moi, une expérience fascinante. La place laissée à la musique est énorme. Comme le film est déjà très intense, je ne voulais pas que la musique surcharge en émotion. J'ai tenté de ne pas tomber dans le piège de la dramatisation à outrance ".

La singularité de la musique tient aussi au fait qu'elle peut se nourrir, puiser dans la somme de sons réels, d'ambiances variées pour parvenir à transcender et à donner aux situations une ampleur, un souffle cinématographique.

" Pourtant, J'ai voulu éviter l'écueil du patchwork de world music : comme le film est tourné aux quatre coins de la planète, il aurait été tentant de faire des morceaux d'inspiration locale en fonction de l'histoire racontée à l'écran. De la même façon que Gilles a entremêlé à l'écran ces destins de femmes, Je voulais pouvoir croiser les instruments, mêler un doudouk arménien à une flûte peule sans pour autant qu'à l'écran on soit en Afrique nécessairement ".

Loin d'être classiquement un support d'accompagnement, la musique du " Premier Cri " est un véritable point de vue sur le film, sensible et émotionnel.

" Je voulais écrire une sorte d'opéra, comme une seule et unique pièce qui se tiendrait de bout en bout. Avec ce que ça implique dans la construction dramatique : des moments de pause, un thème récurrent qui évolue au fur et à mesure de la partition. Et bien sûr un orchestre complet, où serait mêlés à tous les instruments classiques ceux avec lesquels j'aime travailler : la viole d'amour, viole de gambe, la harpe, etc. ".

Si ce film est un voyage au pays de la naissance, la musique en est son hymne.

L'éclipse

Tous les protagonistes sont reliés par ce phénomène d'une grande rareté : l'éclipse totale du 29 mars 2006, la quatrième du XXI^e siècle.

Ce jour là :

L'éclipse générale a débuté à 7h36,8m UT (Universal Time) sur la partie la plus orientale du Brésil. L'ombre a traversé l'océan Atlantique avant d'aborder les côtes d'Afrique équatoriale au niveau du Ghana. L'éclipse a atteint son maximum à la frontière du Tchad et de la Libye. Il était alors 10h11,3m UT. L'ombre a ensuite gagné la Libye puis la mer Méditerranée, avant de cesser en Asie du sud-est, à la frontière de la Sibérie et de la Mongolie. Il était 11h47,9m UT.

Ce jour là, trois équipes de tournage étaient présentes simultanément dans trois endroits du globe, là où le temps d'obscurité durerait le plus longtemps car l'éclipse y serait totale :

En Russie, sous la neige,
Au Niger, dans le désert,
Au Ghana, en bord de mer.

L'Eclipse, lien universel :

L'Eclipse donne au film toute son unité. C'est elle qui lie les femmes les unes aux autres, elle qui nous permet de passer d'un pays à l'autre en suivant une logique récurrente. Toutes les femmes vivent la naissance sous son ombre bienveillante. Du désert de sable aux glaces de Sibérie, elle mêle les destins et leur permet de se répondre.

L'Eclipse, double symbole :

Symbole de notre place dans l'univers. L'Homme dépassé par les événements cosmiques, l'Homme, petite poussière face à l'immensité du cosmos. Et symbole du mystère de la femme, de la naissance.

Depuis toujours, l'Eclipse...

Remarquées dès l'Antiquité, les éclipses de soleil apparaissent comme un dérèglement dans l'ordre du cosmos, domaine réservé des dieux, et passent pour être le présage d'événements

heureux ou malheureux, comme la guerre, la famine, les épidémies ou la fin du monde.

En Asie, pendant des millénaires, l'éclipse a été vécue comme un combat au cours duquel un animal féroce tente de dévorer le soleil. Pour effrayer l'assaillant et lui faire lâcher prise, s'instaura la coutume de produire un maximum de bruit en criant et en frappant sur des tambours.

Les Aztèques allumaient un grand feu pour alimenter le soleil, et sacrifiaient des hommes, en particulier des albinos à la peau blanche et aux cheveux jaunes pour redonner au soleil ses forces perdues.

Au Moyen-Âge, on a cru plus d'une fois que la fin du monde était arrivée. Par exemple en France pendant l'éclipse totale du 16 juin 1406, les gens se ruèrent en masse dans les églises.

Les Japonais couvraient l'ouverture de leurs puits pendant les éclipses de peur d'y voir tomber des gouttes de liquide empoisonné.



Le rôle crucial des enquêteurs

Entretien avec Sarah Chrétiën, principale enquêtrice pour le film

En quoi consiste votre travail d'enquêtrice sur le film ?

Sur la base d'une pré-enquête, Marie-Claire Javoy a écrit un scénario qui nous a servi de socle pour avancer. Il nous revenait à nous, enquêteurs, de trouver dans la réalité l'incarnation des personnages développés. Dans un second temps, une fois les femmes découvertes, nous étions chargés de faire les repérages sur place et de préparer la venue de Gilles au moment de la naissance.

Par où avez-vous commencé ?

On a fonctionné en entonnoir : quel pays, quelle région, quelle tribu, quel village, quelle femme. À chaque étape, il fallait trouver quelque chose de marquant. Nous avons bien sûr demandé à des spécialistes, des anthropologues, des ethnologues leur aide, mais vite nous avons tracé notre chemin seuls : Gilles ne voulait pas faire un documentaire scientifique sur l'accouchement, mais plus une espèce de voyage culturel itinérant, avec ce que ça comporte d'imprécisions et de partialité. Donc, nous avons travaillé à partir de livres, de récits, de rumeurs.

22 mois de recherche à travers le monde
10 enquêteurs
21 repérages dans autant de pays
45 informateurs locaux
39 visas demandés
236 000 Kms parcourus
120 femmes enceintes rencontrées
52 échographies réalisées
10 accouchements manqués
9 bébés filmés à leur naissance
et une tonne de patience...



Vous aviez des relais dans les différents pays pour vous aider ?

Nous avions ce qui s'appelle " des fixeurs " : des journalistes, photographes, profs, spécialistes, médecins ou guides touristiques qui sont nos yeux sur place. On les recrute via les bouquins qu'ils ont pu écrire sur le sujet, ou parce qu'ils sont des figures locales ou des spécialistes de la région. Une fois que nous avons à priori trouvé une tribu qui nous intéresse (ou une région en particulier, ou un type d'accouchement), nous demandons au fixeur de valider pour nous ce que nous avons trouvé depuis Paris. Si nos sources concordent, alors nous nous rendons sur place effectuer nous-mêmes un repérage de tournage.

Une fois sur place, comment trouvez-vous les femmes ?

En sillonnant la région choisie en voiture, en pirogue, en avion, à pied, bref par tous les moyens possibles. Nous cherchions des femmes enceintes de 5 mois environ, en croisant les doigts pour qu'il y en ait. On posait des questions dans les villages, dans les écoles, sur les marchés : " vous ne connaissez pas une femme enceinte ? ... " Tout se joue au hasard. En général, nous approchions 3 à 5 femmes, pour éviter de n'avoir qu'une seule option au moment de tourner. Nous avons ainsi contacté plus de 120 femmes. S'ensuit alors une approche, souvent délicate, où nous leur exposons le principe du film, et leur demandons leur accord pour venir les filmer à quelques jours de leur accouchement, 4 mois plus tard. C'est une étape sensible, où notre fixeur joue un rôle important car c'est souvent lui qui se fait l'interprète, qui traduit nos désirs sans que cela ne froisse les coutumes locales.

Comment pouviez-vous être certain de leur date d'accouchement ?

Une fois que nous avons approché ces femmes, nous les emmenions faire une échographie dans la ville la plus proche, ou bien on demandait aux flying doctors de venir en pratiquer une sur place. Ainsi, nous avions une date estimée d'accouchement, et sachions du coup que

la grossesse se déroulait à priori normalement. Ça nous permettait de nous caler pour les dates de tournage.

Vous avez rémunéré les femmes que vous avez filmé ?

Non, nous n'avons jamais monnayé le moindre témoignage. Gilles était dans une logique documentaire. En revanche, à chaque fois, nous avons essayé de contribuer, dans la limite du raisonnable et sans pervertir leur mode de vie, à l'amélioration de leur quotidien : nous avons offert à l'une 2 rickshaws, à l'autre des sacs de mil pour l'année, à une troisième une pirogue, à une autre les frais de scolarité de son enfant.

Sur combien de pays avez-vous enquêté ?

Plus d'une trentaine, parfois en poussant les enquêtes assez loin, comme au Népal, en Mongolie, en Namibie, ou encore en Chine. Et puis soit les repérages sur place se sont avérés décevants : paysages trop vus, soit les coutumes d'accouchement étaient très loin de ce qu'on nous avait raconté. Je pense à la Mongolie où nous espérions tourner une naissance dans une yourte, mais on a fini par se rendre compte que c'était une pratique qui n'existait plus. Il aurait fallu " tricher " pour tourner une telle scène, ce qui est aux antipodes de la philosophie de Gilles.

Quelles étaient les motivations des femmes pour participer au tournage ?

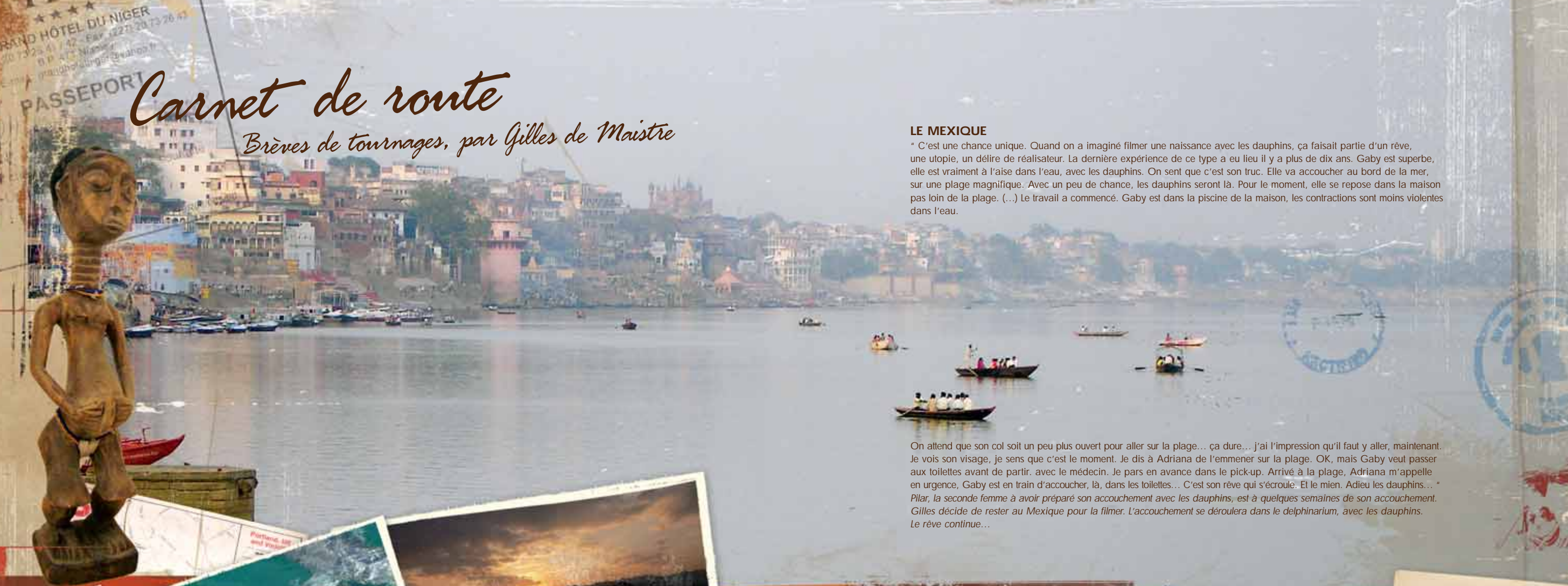
C'est variable. Pour certaines, il y avait peut-être un côté narcissique, l'envie de garder une trace exceptionnelle de ce moment exceptionnel, et dont elle pourrait faire cadeau à leur futur enfant. D'autres le faisaient par militantisme, pour défendre une idée nouvelle de la naissance, comme Vanessa ou Yukiko. Certaines, comme Kokoya, n'ayant jamais vu un film ou une caméra de leur vie se déterminaient par rapport à leur groupe, curieuses et étonnées de susciter un intérêt sur un événement qui fait partie de leur vie. Mais à chaque fois, l'idée de faire partie d'une grande chaîne de femmes à travers le monde a emporté le morceau.

GRAND HOTEL DU NIGER
01 73 26 41 742 - Fax : 0227 20 73 26 41
01 73 26 41 742 - Fax : 0227 20 73 26 41
GrandHotelNiger@yahoo.fr

PASSEPORT

Carnet de route

Brèves de tournages, par Gilles de Maistre



LE MEXIQUE

" C'est une chance unique. Quand on a imaginé filmer une naissance avec les dauphins, ça faisait partie d'un rêve, une utopie, un délire de réalisateur. La dernière expérience de ce type a eu lieu il y a plus de dix ans. Gaby est superbe, elle est vraiment à l'aise dans l'eau, avec les dauphins. On sent que c'est son truc. Elle va accoucher au bord de la mer, sur une plage magnifique. Avec un peu de chance, les dauphins seront là. Pour le moment, elle se repose dans la maison pas loin de la plage. (...) Le travail a commencé. Gaby est dans la piscine de la maison, les contractions sont moins violentes dans l'eau.

On attend que son col soit un peu plus ouvert pour aller sur la plage... ça dure... j'ai l'impression qu'il faut y aller, maintenant. Je vois son visage, je sens que c'est le moment. Je dis à Adriana de l'emmener sur la plage. OK, mais Gaby veut passer aux toilettes avant de partir. avec le médecin. Je pars en avance dans le pick-up. Arrivé à la plage, Adriana m'appelle en urgence, Gaby est en train d'accoucher, là, dans les toilettes... C'est son rêve qui s'écroule. Et le mien. Adieu les dauphins... " *Pilar, la seconde femme à avoir préparé son accouchement avec les dauphins, est à quelques semaines de son accouchement. Gilles décide de rester au Mexique pour la filmer. L'accouchement se déroulera dans le delphinarium, avec les dauphins. Le rêve continue...*



LA SIBÉRIE

"... je veux filmer une femme Dolgan, c'est l'une des séquences à laquelle je ne veux pas renoncer : ce peuple est incroyable, leur mode de vie est unique. Mon enquêtrice est revenue de repérage, et a trouvé une femme enceinte, Marie. C'est la seule. Une sur une population de 250. Pas de plan B. Je ne peux pas la rater. Elle accouche à l'hôpital de Khatanga, elle est OK, sa famille aussi. Sur photo, elle me plait beaucoup. (...) Notre fixeur en Sibérie vient d'avoir un coup de fil de l'hôpital : Marie a perdu son bébé... ça me bouleverse. Mais c'est le risque, je le savais en commençant le tournage. Il paraît que dans sa brigade, on dit que c'est à cause de nous tout ça. Qu'on lui a porté malheur. Et la nuit polaire qui arrive... quand bien même on trouverait une autre jeune femme maintenant, je ne pourrai pas la filmer. 4 mois de perdus... quelles sont les probabilités pour qu'une autre tombe enceinte et accouche avant la fin du tournage ? Infinites, mes chances sont infinies. Pourtant, je ne peux pas me résoudre à laisser tomber...
(...) Le fixeur de Khatanga a rappelé, il paraît qu'une femme Dolgan de 21 ans s'est inscrite à la maternité. Elle pense accoucher fin février. Bernard dit que c'est une chance inouïe d'en avoir trouvé une, et qu'elle sera d'accord. Il faut partir. Je n'ai pas de photo, pas d'info. Tant pis, je prends le risque. Il me faut des batteries au lithium, les miennes ne tiendront pas le choc par -50° dehors. Et une autorisation pour aller sur le territoire russe. Pour simplifier l'affaire, il n'y a qu'un seul avion par semaine qui assure la liaison. (...) Tempête de neige à Moscou. Pas de liaison Krasnoïarsk - Khatanga avant la semaine prochaine. 3 jours que j'attends ici. Je suis à deux doigts de rater l'accouchement d'Elizabeth. On vient d'avoir son accord, l'enquêtrice lui a parlé. Elle est arrivée par l'avion de la semaine dernière (...). Il paraît qu'un avion cargo passe ici demain et va au Nord. Il faut à tout prix que je monte dedans. C'est demain, ou jamais ! (...)"

Gilles réussit in extremis à grimper dans l'avion cargo qui l'emmène à Khatanga. Il arrive sur place le samedi, Elizabeth accouche le lundi par césarienne. S'il n'avait pas pris ce cargo quasi de force, il aurait raté l'accouchement. Les batteries au lithium n'ont jamais fonctionné. Il a dû tourner avec son matériel habituel.

LE JAPON

"La fixeuse locale me dit que tout est calé : le Dr. Yoshimura est intéressé et veut bien se faire filmer, à la condition que ce soit lui qui choisisse les femmes. Je n'adore pas l'idée, mais franchement, je n'ai pas le choix : c'est sa clinique, et c'est là où je veux tourner. Pas ailleurs. (...)
Ça commence mal : je n'ai pas atterri depuis une heure que ma fixeuse, toute douce et toute polie et toute menue, m'annonce que les deux femmes que le Docteur a sélectionnés ne sont plus sûres de vouloir être filmées. Elle est désolée, me dit-elle en inclinant la tête. On file à la clinique : j'espère pouvoir parler au docteur Yoshimura et retourner la situation (...).
" Halte là ! Le Docteur fait la sieste. On ne peut pas le réveiller ! " Tout un aéropage de fidèles bloquent sa porte d'entrée. C'est une star. Il est surprotégé. Il faut que je dorme. J'espère qu'on va trouver une solution. Il va se réveiller, moi aussi, et tout va s'arranger (...). Ils disent "oui" à ce tournage, mais je sens qu'ils pensent "non", qu'ils ne veulent pas. Je me demande ce qui m'attend le jour de l'accouchement. Pour le moment je filme les jours qui précèdent la naissance. Jusqu'à présent, ça n'a jamais posé de problème. C'est toujours après que ça se corse. (...)"

Yukiko accepte finalement le tournage. Mais la sage-femme s'est interposée face à la caméra à la dernière seconde. Horizon bouché. Ecran noir. Gilles se faufille, et glisse son objectif...

LE NIGER

"Ça fait deux jours qu'on ne peut plus joindre Sarah (l'enquêtrice). J'espère que ça va. Ça ne lui ressemble pas de ne pas donner de nouvelles. Elle est sur place depuis une bonne semaine. Avant d'être sans nouvelle, tout allait bien. Mané attend la naissance sans impatience. Ils sont très accueillants ! C'est juste en plein désert au milieu de nulle part. Pas une ville à moins de 5 heures de piste. Des dunes, du sable et encore des dunes. Sarah dit qu'il fait 45°, mais que le bivouac est bien organisé. Le matériel sera à l'abri du sable. Il y a de l'eau (...). Toujours pas de nouvelles de Sarah. La dernière fois qu'on lui a parlé, elle a dit que ça n'allait pas fort. Malade. J'embarque des antibiotiques avec moi, on ne sait jamais (...).
Panne sèche du 4x4 en plein milieu du désert ça ne va pas être facile de se faire dépanner ici... Pourquoi Sarah n'appelle pas ? Elle est toute seule au campement : le fixeur est avec moi, il est venu me chercher. Parti il y a trois jours. Trouver une autre voiture, et arriver."

Sarah a perdu 6 kg. Elle a été très malade. Les touaregs ont voulu demander de l'aide et téléphoner depuis son téléphone satellite. Ne sachant pas le manier, ils ont bloqué la puce. Impossible de communiquer. Les antibiotiques de Gilles lui font du bien. Elle pense repartir avant la naissance. Mais Mané accouche le surlendemain de l'arrivée de Gilles.

L'ATTENTE

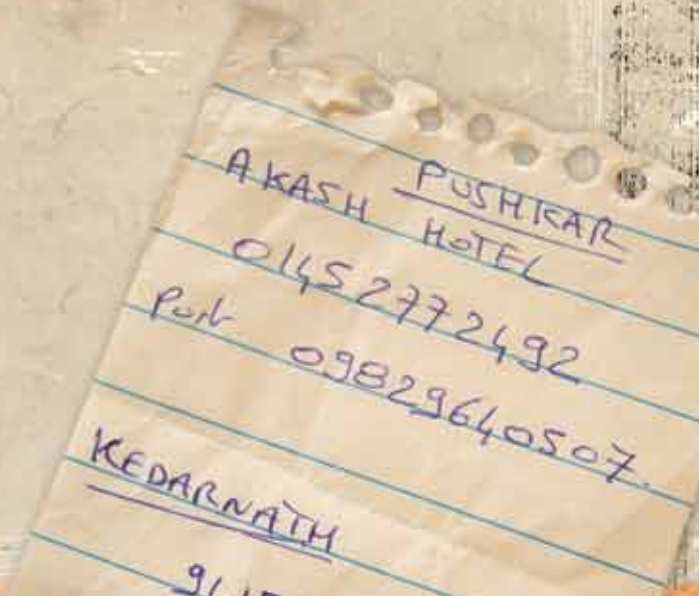
"C'est le pire de ce tournage. Attendre. Etre là, et attendre. Attendre que la femme accouche, espérer qu'elle ne changera pas d'avis, que le mari ne s'interposera pas. Attendre, sans pouvoir visiter la ville, rencontrer les gens. En Inde, j'ai attendu 3 semaines. Seul. Avec le risque permanent de rater le moment important. De ma fenêtre d'hôtel, je vois la tente de Sunita, je suis tout près. Mais si l'accouchement se déroule en pleine nuit, qui me dit qu'on viendra me prévenir ? Je ne dors que d'un œil. Je suis prêt, tout le temps prêt. Et c'est usant. Bien sûr, je la filme un peu avant. Je fais connaissance, on parle, on échange. Mais elle a sa vie, je ne veux pas m'imposer."

LA CHANCE

Dans le fond, je sens que ce film n'aurait jamais dû se faire. C'est un miracle qu'on y soit arrivé : franchement, mes chances de filmer une Dolgan étaient microscopiques. Et je n'aurai jamais du avoir l'autorisation de tournage à la maternité du Vietnam : personne ne l'a jamais eue. Heureusement que le patron de l'hôpital venait de changer, et qu'il n'était pas au courant de la politique maison : pas de tournage. Il a signé le papier sans faire attention. La tête qu'il a fait quand il m'a vu débarquer !! Il n'avait aucune idée de ce que je venais faire... mais le papier était signé. Et il a été très pro. Même chose en Inde : deux des plus grosses chaînes de télé se sont vues refuser l'autorisation de tournage juste avant nous. Pourquoi nous on l'a eue ? On ne le saura jamais..."

GAFFES...

"Vanessa, aux États-Unis, c'est mon premier tournage. Et l'un des plus importants. Le contact est bien passé entre nous. Elle est québécoise, je voudrais lui amener un cadeau typiquement français, ça lui fera plaisir. J'arrive avec un énorme bloc de foie gras... Je ne pouvais pas trouver pire idée ! Elle est végétarienne, alter mondialiste et furieusement contre le gavage des animaux..."





Les peuples et minorités du Premier Cri

Les Dolgans

Derniers nomades du froid



ЗАО ДОМОДЕДОВО ЭРПОРТ АВИАЦИОННОЙ БЕЗОПАСНОСТИ
Досмотрено
САБ "Домодедово"
№ 995

Handwritten notes and a calendar page with the year 2000 visible.



Au delà du cercle polaire, à l'extrême nord de la Sibérie, vivent les Dolgans, dernière tribu nomade du froid. Un territoire de la taille de la France, balayé par la glace et le froid, où les températures avoisinent les -60°C . Comme disent les habitants, " en Sibérie, l'hiver ne dure que 12 mois. Le reste du temps, c'est l'été...". La nuit polaire, qui s'étale sur 4 mois, prive la région de soleil une longue partie de l'année.

D'abord trappeurs de bêtes à fourrure, les Dolgans se mirent à la chasse aux rennes sauvages, tant pour leur peau que pour leur viande. C'est ainsi qu'ils devinrent nomades, obligés d'adapter leur mode de vie à l'itinérance des bêtes. Dans les années 30, en pleine période Stalinienne, des kolkhozes fondés sur la propriété collective des troupeaux sont créés. L'administration tente alors de les sédentariser, et de scolariser leurs enfants. Le résultat est dramatique, l'alcool étant devenu endémique chez les adultes. Leur espérance de vie ne dépasse toujours pas les 50 ans. Les Dolgans, qui sont environ 6000 au total, ne sont plus que 250 à être restés nomades. Ils arpentent la toundra, élevant des rennes et vivant de la chasse et de la pêche. Regroupés en " brigade " familiale de 20 à 30 personnes, ils sont en permanence accompagnés de leurs chiens et de leur troupeau.

La vie est dure et austère. Sans eau, ni électricité, avec des moyens de communication quasi inexistant. Leurs (rares) enfants partent au pensionnat de la ville principale, Khatanga, délaissant peu à peu les coutumes inhérentes à leur tribu. Les Dolgans parlent tous russe aujourd'hui. L'usage de leur propre dialecte a été proscrit à l'école dans les années 50. Cette volonté manifeste de les couper de leurs racines fut d'autant plus efficace qu'il s'agit d'un peuple sans écriture, de tradition orale, et en cela bien plus fragile que n'importe quel autre.

Le renne représente la base de leur économie. Tous leurs vêtements traditionnels, y compris les bottes, sont faits à partir de leurs peaux. Toutes les parties sont mangées, et les boyaux sont utilisés pour faire des lassos (la seule matière à ne pas durcir ou geler dans de telles températures). Les déplacements se font en fonction des besoins des animaux : ont ils besoin de paître sur une terre plus riche, que la brigade atèle 8 rennes à leur maison montée sur skis, rameute toutes les bêtes, et qu'elle part à la recherche d'un autre pâturage. Le lichen, qui ne pousse que quelques centimètres par an, et dont se nourrissent les rennes, est parfois enfoui à plus de 10 cm sous la neige. Pour ne pas épuiser les ressources de la toundra, les Dolgans suivent un itinéraire connu de eux seuls. Ils connaissent parfaitement la nature et savent déchiffrer le ciel, le vent, la neige, et les traces d'animaux, ce qui est indispensable à leur survie dans ce désert de glace.

Plus d'infos
"Dolgans, les derniers nomades des glaces",
de **Francis Latreille**, Editions Hors collection



Les Kayapos

Tribu guerrière d'Amazonie



Quand les conquistadors portugais arrivèrent au Brésil au XVI^e siècle, on dénombrait environ 5 millions d'amérindiens. 94% d'entre eux ont été tués, exterminés par les colons et les chercheurs d'or de la région. Ils ne sont plus aujourd'hui plus que 300 000, dont 7000 indiens Kayapos qui vivent aux confins de l'Amazonie, entre fleuve et jungle épaisse.

Raoni, que le chanteur Sting a soutenu, en est une figure emblématique. Il a su sensibiliser la planète aux problèmes de déforestation massive dont est victime l'Amazonie : plus de 15% de la forêt a disparu en moins de 30 ans, privant les peuples indigènes de leurs terres, et la planète d'une bonne partie de ses ressources.

Autrefois considérée comme une tribu guerrière particulièrement féroce, les Kayapos ont protégé leurs territoires par tous les moyens, déclarant la guerre aux tribus voisines, brûlant des villages ennemis, capturant et tuant bon nombre de colons ayant tentés de s'approcher. Aujourd'hui apaisés, les Kayapos

continuent de protéger activement leurs territoires, grâce à quoi ils ont pu assurer la survie de leur communauté et celle de leur culture. Les Kayapos ont un rapport étroit avec la nature qui les entoure. Selon leur vision de l'univers, tous les êtres vivants, le cosmos, les plantes, l'eau, les animaux... sont intimement liés et forment un tout indissociable. Chaque être vivant n'existe qu'à travers le maintien de cette relation. Le savoir botanique des Kayapos est extrêmement développé sur la plupart des espèces végétales dont recèle leur territoire. Herbes contraceptives, antidotes, antidouleur : la forêt leur apporte toute la pharmacopée voulue. Leur credo : " puiser sans épuiser ". Malgré le mode de vie communautaire, les femmes et les enfants sont séparés des hommes : elles ont leurs histoires, leurs pleurs, leurs chants. Les huttes, construites en rondins de bois et feuilles de palmes, sont organisées en cercle. Au centre du camp : le lieu de travail. Pendant que les hommes palabrent et affûtent lances et flèches, les femmes lavent, cousent, cuisinent, bref assurent la vie de la communauté. Leur activité principale et préférée reste la peinture corporelle. Bandes noires, stries fines sur le visage, chaque corps est harmonieusement " habillé " de peinture. S'ils tentent encore de résister à l'invasisseur blanc et de préserver leurs coutumes, les Kayapos acceptent quand même de recevoir des éléments étrangers à leur culture : radio, chaussures ou tee-shirts en sont quelques exemples. Aujourd'hui, les Kayapos vivent essentiellement de chasse, de pêche et de cueillette, ainsi que grâce à leur artisanat.

Plus d'infos : <http://terresacree.org/kayapo2.htm>

Dans le système des castes de l'Inde, un Intouchable (Dalit, ou Achuta ou encore harijan) est une personne qui n'est classée dans aucune des quatre castes et considérée comme inférieure aux personnes de ces castes. Les Dalits pratiquent traditionnellement des métiers liés à la notion d'impureté, comme ceux qui touchent à la mort ou aux productions du corps - excréments, mais aussi cheveux coupés, larmes, sueur, etc. - comme les balayeurs, les barbiers, les croque-morts, les cordonniers, les blanchisseurs, mais aussi les pêcheurs.

Officiellement, le système de l'intouchabilité a été aboli par l'Assemblée Constituante indienne le 29 mai 1947, mais dans la pratique et dans les mentalités, c'est loin d'être le cas. On considère que les Dalits représentent 17% de la population indienne, soit environ 160 millions de personnes (l'équivalent de plus de la moitié de la population des États-Unis).

L'appartenance à cette caste est héréditaire. De nos jours encore, dans les campagnes, ils subissent toutes sortes d'humiliations : les dalits n'utilisent pas le même puits que les autres villageois ; ils résident en dehors du village, doivent enlever leurs chaussures dans les rues et restent debout dans les transports en commun, même si des places restent vides. Parfois des avions ne décollent pas, les passagers refusant de voyager avec un hors caste. Les enfants Dalits constituent la majorité de ceux qui sont vendus comme esclaves en paiement de dettes aux créanciers de castes supérieures. Plus grave, les Dalits sont victimes de violences dont les récentes statistiques révèlent l'ampleur : chaque jour, deux Intouchables sont tués et trois femmes Dalits violées en moyenne. La plupart des Dalits continuent de vivre dans une extrême pauvreté, sans terres ni opportunités

de meilleures conditions d'emploi ou d'éducation. Cependant, la politique de discrimination positive des quotas (25% des postes de la fonction publique, les collèges et les universités leurs sont réservés), leur a donné un nouveau poids politique du fait de leur nombre.

Plus d'infos : http://www.unesco.org/courier/2001_09/fr/doss22.htm
 "Dans la peau d'un Intouchable" de Marc Boulet, Editions Seuil

हिड़ वेडोत
 वा ठाडो.ठ वेडो इन्.ठुपेठोठेडो इन्डोठेडो



Les Massais

Les guerriers nomades de Tanzanie

Les massais constituent un groupe ethnique d'éleveurs et de guerriers semi-nomades d'Afrique de l'Est, vivant à la frontière du Kenya et de la Tanzanie. Ils sont aujourd'hui entre 300 et 800 000. Leur nombre est difficile à estimer du fait de leur nomadisme qui leur permet de circuler librement entre les deux pays.

Les massais croient en un dieu unique et bienveillant, Enkai, qui, il y a bien longtemps, a poussé la générosité jusqu'à leur offrir tout le bétail de la terre. Ainsi selon eux, quiconque possède des troupeaux doit les avoir volés autrefois aux anciens massais. Cette croyance a conduit à quelques conflits mortels avec d'autres tribus voisines au cours des siècles passés, lors de tentatives destinées à récupérer ce qu'ils considéraient comme leur propriété. Vainqueurs, les massais éliminaient les hommes, épousaient les femmes, adoptaient les enfants et confisquaient bien évidemment le bétail. D'où une fameuse réputation belliqueuse et un métissage particulier...

Leur société s'organise autour des hommes et des anciens. Le chef spirituel est l'intermédiaire entre sa communauté et le dieu Enkai. Il détient les connaissances traditionnelles concernant les plantes médicinales, et pratique magie et divination.

Avoir une fille est une bénédiction, et bien plus intéressant qu'avoir un garçon. En effet, ce sont les filles qui reçoivent une dot à leur mariage. Du coup, l'enjeu étant crucial, leur

mariage est souvent négocié dès leur naissance par le père. Mais avoir des relations sexuelles hors mariage et avant la puberté est considéré comme naturel. Les petits garçons sont circoncis, et les petites filles excisées. Le gouvernement kenyan et les ONG s'attèlent cependant à essayer d'éradiquer cette pratique.

La vie traditionnelle s'organise autour du bétail. Ce sont les hommes qui emmènent les troupeaux paître dans les réserves à animaux, s'éloignant ainsi plusieurs jours, et laissant les femmes seules au camp. Le bétail constitue leur principale source de nourriture (lait, sang et un peu de viande), et la richesse d'une famille est mesurée au nombre de vaches qu'elle possède.

Ils habitent dans des petites maisons circulaires, faites de bouse de vache et de boue, ce qui les rend aussi solides que si elles avaient été en ciment. Quand les massais doivent migrer, ils détruisent complètement par le feu leur ancien village.

Du fait de leur proximité géographique avec les parcs nationaux du Kenya et de Tanzanie, les massais ont développé des relations commerciales et touristiques avec le pays. Résultat, ils se sont beaucoup occidentaliser et ils sont de plus en plus nombreux à abandonner leur mode de vie traditionnel.

Plus d'infos : <http://www.laleyio.com/maasai.html>

Les Touaregs

Les hommes bleus nomades du désert

Les Touaregs ont toujours donné une image particulière de la liberté. Ces hommes, issus du peuple Berbère, n'appartiennent à aucune nation, ni à aucune race, mais à un ensemble culturel spécifique, puisqu'ils ont des usages, des coutumes, et une langue bien à eux. Ils sont environ 1 million d'individus, nomades, ou semi-nomades, dont une minorité vit au Sahara central et la plus grande partie dans le Sahel, au Mali et au Niger.

Pendant des centaines d'années, les Touaregs furent les maîtres incontestés des routes commerciales du Sahara, ce qui leur procura profit et autorité. Mais bientôt les caravanes de chameaux qu'ils emmenaient de part et d'autre des déserts africains disparurent avec l'apparition des pistes et des voitures : transporter des marchandises à dos de bête devint vite obsolète et inefficace. Peu à peu, ces nomades se sont sédentarisés, se fixant à proximité du pâturage ou se faisant embaucher, plus ou moins provisoirement dans les chantiers de prospection pétrolière ou minière. Obligés de se spécialiser dans l'agriculture et l'élevage pour survivre, ils vivent en général dans les montagnes. La gestion des pâturages, rares, implique des déplacements fréquents.

L'identité touarègue est très forte, et leur civilisation et leurs coutumes les distinguent très nettement des autres peuples d'Afrique. Tandis que les femmes sortent à visage découvert, les hommes portent un long turban, qui, les protégeant des sables du désert, peut être aussi symbole de pudeur et de dissimulation. Traditionnellement, l'homme

ne quitte jamais son turban. Généralement de couleur bleu indigo, le chèche décolore souvent sur leur peau, d'où leur appellation "d'hommes bleus". Les Touaregs, très superstitieux, se fixent au cou ou au bras de petites bourses de cuir, dans lesquelles ils glissent des feuillets portants des versets du Coran ou des formules magiques. Ces amulettes les suivent où qu'ils aillent.

Ils sont dans l'ensemble peu arabisés : la femme jouit d'un statut privilégié et bénéficie d'une autonomie et d'une écoute particulière au sein de la société. La filiation s'établit par les femmes, et l'enfant appartient à la tribu et à la classe sociale de sa mère. Une grande liberté semble exister entre les sexes et les réunions poétiques et musicales sont l'occasion de rapports très libres entre hommes et femmes. La majeure partie des Touaregs est monogame et chaque futur marié doit apporter une dot composée de dromadaires et de bœufs à la famille de la mariée. La tente et son ameublement est fournie au couple par la famille de la mariée, cette dernière en gardera la propriété en cas de divorce laissant son ex-mari sans toit...

Plus d'infos : <http://www.temoust.org/>
"Touaregs : Apprivoiser le désert" de **Hélène Claudot-Hawad**
Paris - Gallimard, 2002.





*Une nouvelle idée de la naissance
dans les pays développés :
le retour à la nature...*



Vanessa, Yukiko, Gaby et Pilar ont choisi d'accoucher naturellement. Péridurale, monitoring, épisiotomie... la liste de ce qu'elles ne veulent plus endurer durant leur grossesse et leur accouchement est longue. Dans les pays les plus développés, la grossesse est presque considérée comme une pathologie que l'on "traite" avec précision, rapidité, technicité. En réaction, certaines ont décidé de se réapproprier totalement ce moment unique, en mettant le monde médical entre parenthèses. Que ce soit par militantisme, idéalisme ou attachement culturel à leurs racines.

Unassisted birth : *La naissance non assistée (Vanessa)*

Aux États-Unis existe un courant qui se développe de plus en plus, prônant l'accouchement à domicile sans assistance médicale (unassisted birth ou undisturbed birth): pas de médecin, de sage femme ou d'aide soignante. La femme accouche seule, en famille ou avec des amis chez elle, ou où bon lui semble. Certaines femmes accouchent dehors, d'autres dans l'eau, dans le salon, dans une chambre de naissance réalisée pour l'occasion. Le leitmotiv est la défense de la liberté de choix et de l'autonomie en matière de santé.

Ce mouvement est un acte militant, qui s'insurge contre la surmédicalisation liée à la grossesse et la naissance. Ses partisans, des écologistes convaincus, des intellectuels, des artistes, des féministes, bousculent l'ordre établi et veulent redonner à l'accouchement toute sa signification première : donner la vie, de façon naturelle. C'est un acte de création qu'ils entendent vivre exclusivement selon leur propre désir, persuadés que ce désir correspond aux besoins de l'enfant. Le mouvement proclame que la naissance est un processus physiologique naturel, qui ne nécessite donc pas d'intervention médicale. Selon ce mouvement, nous sommes tous propriétaires de notre corps, et la femme est la personne la plus qualifiée pour mettre son enfant au monde si elle est connectée sur ses sensations.



Elle sait ce qui est le mieux pour elle et son enfant. Personne ne peut ni ne doit lui donner de conseils. Les procédures technologiques médicales sont vécues comme invasives et la dépendance envers des experts médicaux comme une aliénation qui amène la future maman à tolérer ce qui ne lui paraît pas tolérable. La femme doit suivre son intuition de mère. Elle doit avoir le plaisir de recevoir son enfant dans ses propres mains. Il s'agit aussi de préserver la relation mère-enfant. Personne, sauf peut-être le père, ne doit intervenir ou gêner ce lien.

En France, ce mouvement n'existe pas officiellement. Il existe quelques récits d'accouchement non assisté (ANA), mais rien d'organisé formellement. 1 à 2% des femmes choisissent cependant d'accoucher à domicile (AAD), mais avec l'aide d'une sage femme, ce qui est très répandu par exemple aux Pays-Bas.

Plus d'infos

Sur Unassisted birth

<http://www.unassistedchildbirth.com/>

<http://rachylgyne.tripod.com/thebirthofgreyforestwalt/>

Sur les AAD :

<http://www.fraternet.org/afar/>

<http://accoucherautrement.free.fr/index.htm>

Accoucher avec les dauphins :

Gaby, Pilar avec Adriana, la sage-femme

Il y a plus de 20 ans, sur les bords de la mer noire en Russie, le médecin Igor Tsharkofsky proposait aux femmes de les faire accoucher dans l'eau au milieu des dauphins sauvages. L'expérience fut critiquée, considérée comme dangereuse tant pour la mère que pour le bébé. Parallèlement pourtant, les accouchements en milieu aquatique se développaient de plus en plus et les études sur les dauphins prouvaient leurs effets bénéfiques sur les malades ou les dépressifs. Allier l'un à l'autre ne paraissait finalement plus totalement saugrenu, même si, aujourd'hui, rares sont les endroits dans le monde où de tels accouchements sont envisageables. La théorie repose sur l'idée que le dauphin, qui communique dans l'eau par l'émission de basses ondes grâce son écho sonar, peut entrer en contact avec le bébé in utero, qui lui même baigne dans le liquide amniotique. Il est donc sur la même fréquence. Les ultrasons du dauphin, captés par le bébé à travers le liquide amniotique stimulerait l'activité de son cerveau, son système immunologique, développerait ses sens et l'aideraient à amplifier ses capacités. Lorsque le travail commence, les dauphins rejoignent la mère pour l'accompagner. Ils reconnaissent l'enfant. Ils apaisent par leur sonar les angoisses de la mère et de l'enfant. La femme accouche donc plus facilement.

À cette théorie, s'ajoute celle de " l'accouchement humanisé " pratiqué par Adriana, la sage-femme. L'humanisation, c'est d'abord considérer la maman comme un être humain individuel, et non comme une machine qui fait un bébé, sans s'intéresser à ce qu'elle souhaite, sans se préoccuper non plus de l'impact de ses émotions et de ses sentiments sur l'accouchement. Il faut avoir du respect pour la maman, pour son corps, pour le processus qu'il enclenche pour donner la vie. Il s'agit aussi de penser au bébé qui naît comme à un être humain qui a des sentiments, des sensations et des besoins.

Plus d'infos

<http://www.chantelavie.com/chantdesdauphinsdauphins/naitre.htm>

<http://www.planetpuna.com/Birth&Dolphins/index.htm>

" Le Cinquième Rêve " de **Patrice Van Eersel**,

Éditions Livre de poche

えているのは、

Le Dr. Yoshimura est un vieux médecin, obstétricien, de plus de 75 ans, à la limite entre le génie et le gourou. Très célèbre dans son pays, il revendique un retour aux valeurs ancestrales et traditionalistes pour accompagner la naissance. Il a longtemps pratiqué les accouchements en milieu hospitalier classique avant de s'insurger contre cette médicalisation à outrance qui dénature, selon lui, l'acte même d'accoucher. " les médecins croient que la science a fait évoluer le monde, je pense moi qu'ils ont tort. Il faut retourner à la nature, à ce qu'elle nous a appris. Faire confiance en son mental, et s'en remettre aux forces de l'univers " dit-il. Il ouvre ainsi une clinique d'un genre particulier, dans la banlieue de Nagoya où il reçoit plus de 250 femmes par an. Là bas, les accouchements sont exclusivement naturels, les médicaments sont proscrits. Et si l'on pratique encore des échographies, on ne fait pas de péridurale. Une sage femme accompagne les naissances, mais le travail essentiel est centré sur la mère : elle doit donner naissance à son enfant dans une impulsion primitive, se laisser aller à être elle

Accoucher comme autrefois

Yukiko, dans la clinique du Dr. Yoshimura

même, à retrouver les gestes ancestraux que sa mère, inconsciemment, lui a légué. Le Dr Yoshimura encourage les femmes enceintes à l'exercice physique. Pas de gym douce ou de préparation à l'accouchement, mais plutôt un retour aux activités vieilles d'il y a plus de 200 ans : couper du bois, laver les murs, faire la cuisine, marcher dans la forêt. Chaque geste fait travailler le corps dans le but ultime de la délivrance. Aucun ne sont anodins. Tous ont pour but l'amélioration des capacités à accoucher de la femme. " L'accouchement tel que je le pratique, c'est un acte pour restituer le monde naturel qui a été détruit par les hommes. Une révolution philosophique qui doit rendre l'humanité plus heureuse, car plus naturelle. La naissance est le point de départ de cette révolution en marche ". Les complications, le risque de perdre l'enfant font partie de la vie, on doit les admettre. " Vous accoucherez au risque de votre vie. Si vous ne faites pas ça, vous n'êtes pas une vraie femme. L'utilisation de médicaments ou les opérations comme la césarienne sont des actes contre la loi de l'univers, qui ne tiennent pas compte de la nature. Il faut respecter la nature, lui obéir. » explique-t-il à celles venues le consulter. La clinique ne désemplit pas, malgré les critiques effrayées de certains de ses confrères.

Plus d'infos sur le site (en japonais) : www.ubishiro.jp



Le premier cri

Pourquoi l'enfant pleure-t-il
à la naissance ?

Le premier cri, c'est le premier souffle.

Passant brutalement d'une vie aquatique à la vie aérienne terrestre, le nouveau-né, en criant, déploie toutes ses alvéoles pulmonaires et augmente la pression sanguine de ses poumons pour mettre en fonction sa respiration. Ce cri est le bruit que font les cordes vocales en vibrant sous l'effet de l'air qui sort de ses poumons. Il signifie donc que l'air a pénétré et déplié d'un coup les milliers d'alvéoles, jusque-là inemployées, au moyen d'une inspiration importante.

Ce premier cri est associé à la rupture du cordon ombilical, qui assurait jusque-là l'approvisionnement en air du nourrisson. Une coupure trop précoce du cordon, comme c'était l'usage auparavant, provoque une entrée trop rapide de l'oxygène dans les poumons, donnant une sensation brûlante et douloureuse au premier souffle. Aujourd'hui, on laisse passer les premières respirations du bébé avant de couper le cordon.

Il peut aussi arriver que l'enfant ne pousse pas de cri à la naissance, du moins celui-ci n'est-il pas perceptible.



Tout un monde de naissances

Des chiffres et des faits

Il naît 4,2 bébés par seconde sur la planète...

Que de monde !

Nous sommes aujourd'hui 6,7 milliards d'habitants sur Terre, et les Nations Unies estiment que nous serons 9 milliards en 2050, et 10 milliards à la fin du XXI^e siècle.

Trop ?

C'est une idée reçue que de penser qu'en étant moins nombreux sur la planète, vous vivrons mieux.

Le problème n'est pas celui de la surpopulation de la planète, mais plus de son utilisation :

c'est un problème écologique et énergétique.

À long terme, la survie de l'espèce humaine dépend autant, sinon plus, de la façon dont les hommes vivent que de leur nombre.

La Terre pourrait supporter **12 milliards d'humains** ayant le niveau de vie des Africains ou des Indiens : les 5,5 milliards d'humains des pays pauvres ont un impact plus faible sur la planète que le milliard des pays riches.

Plus d'infos sur www.ined.fr (Institut national d'études démographiques) ou www.who.int/fr (Organisation Mondiale de la Santé), ou <http://www.unfpa.org/sitemap/sitemap-fra.htm> (Fonds des Nations unies pour la population (FNUAP))



... HUY AN NIEM



« Les enfants sont l'avenir de notre société,
et leur mère en sont les garantes ».
Rapport de L'OMS, 2005



La santé des femmes enceintes dans le monde

En donnant la vie, les femmes risquent toujours la leur...

Mettre au monde : une activité à très hauts risques

Toutes les minutes, quelque part dans le monde, une mère meurt des suites de complications de grossesse ou de l'accouchement, soit 1/2 million de femmes par an. Tous les jours, plus de 10 000 nouveaux nés meurent des suites de complications évitables durant l'accouchement. Tous les ans, 4 millions de bébés meurent au cours des 28 premiers jours de leur vie et 3,3 millions d'autres sont mort-nés. Une femme africaine sur 5 perd un enfant au cours de sa vie, contre une sur 125 dans les pays riches.

Une contraception inégalement utilisée

Il y a encore près de 123 millions de femmes dans le monde, principalement dans les pays en développement, qui n'ont pas recours à la contraception, bien qu'elles aient exprimé le souhait d'espacer les naissances ou de limiter le nombre de leurs enfants. L'OMS estime que si les femmes qui ne désirent pas d'enfants utilisaient des moyens contraceptifs efficaces, on pourrait éviter 100 000 décès maternels chaque année.



Un cruel manque de personnel médical

Les facteurs les plus souvent à l'origine de ces décès sont l'absence de personnel qualifié pendant l'accouchement, et de services capables de dispenser des soins obstétricaux d'urgence.

Dans le monde, seuls 61,1% des naissances ont lieu avec un professionnel de la santé. En Afrique subsaharienne, 60% des femmes accouchent encore sans être assistée par un pro qualifié.

1 sur 16 : le risque de mourir des suites de complications liés à la grossesse ou à l'accouchement pour une femme africaine.

1 sur 2800 : le même risque pour une femme des pays riches.

Près des 3/4 de tous les décès néonataux pourraient être évités si les femmes étaient correctement nourries, et recevaient les soins voulus.

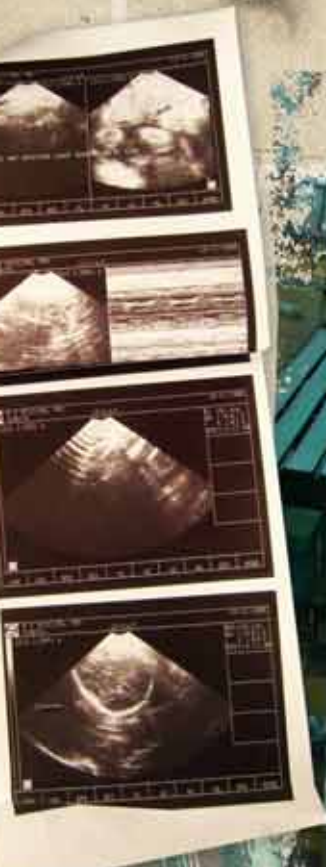
Moins de 1% des décès maternels ont lieu dans les pays riches.

Des avortements dangereux

Sur les 211 millions de grossesses estimées chaque année, 38% ne sont pas désirées et près de 6 sur 10 se concluent par un avortement provoqué.

Seuls 60% des avortements pratiqués dans le monde sont réalisés dans de bonnes conditions de sécurité.

Pour en savoir plus : **Gilles Pison**,
" Tous les pays du monde, 2005 ",
Populations et sociétés N°414
sur www.ined.fr ou
pa.eu/emploi_social/social_situation/sso_fr.htm
(Observatoire européen
de la démographie et de la situation sociale)



Petit abécédaire du Premier Cri

Accouchement sur le côté : Mané accouche allongée sur le côté à même le sol. Une position peu répandue puisque aujourd'hui dans le monde, une femme sur trois accouche allongée sur le dos. Une étude sur cette méthode est lancée dans 4 hôpitaux français.

Allongée : Position adoptée par Kokoya pour accoucher. La sage-femme est à côté d'elle sur le lit.

Arguish : C'est ainsi que l'on nomme la transhumance des Dolgan. Dès que les rennes ont épuisé les ressources du sol autour des habitations, la tribu se déplace vers des terres plus grasses où le lichen, dont ils se repaissent, est plus fourni.

Asi Ghât : Nom de la berge où habite Sunita, la femme indienne. Recouvertes de marches de pierre qui permettent de descendre jusqu'au fleuve, ces berges sont très connues car elles permettent l'accès au Gange, fleuve sacré, théâtre de tous les rituels hindous.

Balok : Petite cabane de bois, recouverte de bâches plastique et de peaux de renne, posée sur des patins et tirée par 8 rennes. Les baloks sont les habitations nomades du peuple Dolgan de Sibérie.

Baraka : Le vent du sud est chargé de bénédiction, de " baraka ". C'est ainsi qu'est orientée la tente où accouche Mané, la femme touareg. " *Au sud*, disent les Touaregs, *s'étendent les contrées fertiles d'où provient notre mil, alors qu'au nord ne règnent que le désert et la faim.* "

Boma : Village Masai. La boma d'Oleseitoi, mari de Kokoya, est ainsi constituée de dix huttes faites de bouse de vache séchée qui encerclent l'enclos où le troupeau est rassemblé chaque soir pour la nuit. Dix huttes pour dix femmes. Il dort dans l'une ou l'autre case selon les circonstances.

Ça va être un œuf ? Question que se pose la fille de Yukiko en regardant sa mère accoucher.

Charbon de bois, roucou et genipa : Mixture qui sert de base à la peinture corporelle des Kayapos. Une nervure de feuille de palmier fait office de pinceau.

Crachas : À la naissance d'un nouveau né, les femmes et les hommes massais lui souhaitent la bienvenue en lui crachant dessus. C'est une coutume qui doit lui porter bonheur.

Croix du Sud : C'est une constellation visible en Afrique qui comprend 4 étoiles brillantes formant une croix. Elle est utile pour trouver le pôle sud puisqu'il n'y a pas l'étoile Polaire dans l'hémisphère sud. Elle est le symbole d'appartenance au peuple Touareg. La constellation des 4 étoiles est matérialisée sous la forme d'un bijou en argent qui représente le pommeau de selle du chameau et les 4 directions cardinales.

Dattes trempées dans du lait sucré : Pour aider la femme à accoucher, le rituel touareg veut que l'on fasse tourner au dessus de son ventre une assiette pleine de dattes au lait.

Doula : La doula ne pratique aucun acte médical, mais elle soutient la femme au niveau moral, psychologique, et affectif durant la grossesse et l'accouchement à l'hôpital.

Encre de chine : Solution trouvée à la maternité d'Ho Chi Minh pour identifier les nourrissons : on les tatoue à l'aide d'un coton tige trempé dans de l'encre de chine pour éviter de les confondre. Fait office de bracelet de naissance.

Graisse de mouton : L'équivalent de notre huile d'amande douce ; elle est utilisée pour masser les bébés et nourrir leur peau.

Lido : Cabaret parisien où Sandy était danseuse avant de tomber enceinte. Elle était dans la ligne des nus.

Lait de vache mélangé à du sang : Boisson que les accouchées avalent chez les massais pour reprendre rapidement des forces après la naissance.

Lait de chameau : Plus léger que le lait de vache ou de brebis, le lait de chameau est un bienfait, une boisson presque miracle. En plus de se conserver parfaitement dans la chaleur du désert, on lui prête beaucoup d'atouts tels qu'assurer une bonne vision ou prévenir des rhumatismes.

Lotus birth : À la naissance, on ne coupe pas le cordon ombilical et l'enfant reste ainsi relié au placenta jusqu'à ce que le cordon tombe naturellement. Cette méthode peut permettre un apport de 40-60 ml de sang. Cela correspond à une transfusion de 1 200 ml de sang à un adulte. Couper immédiatement le cordon peut ainsi abaisser jusqu'à 50% la quantité de globules rouges reçus par l'enfant. Cette pratique renvoie à la mythologie hindoue qui veut que ce soit du lotus éclo du nombril de Vishnou qu'est sorti notre monde.

-50°C : Température extérieure à Khatanga où Elizabeth, la dolgane a accouché.

Mort né : Selon le Dr. Yoshimura, c'est une éventualité à accepter lors de l'accouchement. La naissance est pour lui un geste primitif, où naissance et mort sont intimement mêlées.

Mouna : Nom du dauphin qui accompagne Pilar pendant son accouchement.

Parteira : Sage femme traditionnelle chez les Kayapos et dans toute l'Amérique Latine. Vieille et sage, elle est très respectée. Son visage est entièrement peint en rouge.

Placenta : À l'origine, le placenta signifie " flat cake " (gâteau plat). D'ailleurs en allemand, on dit mutterkuchen ; gâteau de maman. C'est de là que viendrait la tradition du gâteau d'anniversaire.

44 953 : Le nombre de naissances par an à la maternité Le Tu Du Hospital à Ho Chi Minh. Ce chiffre colossal en fait la plus grande maternité au monde : plus de 120 naissances par jour...

Quelle est laide ! Le plus beau compliment qu'on puisse faire à la naissance de la fille de Kokoya. Dire l'opposé de ce que l'on pense est la preuve de politesses. Surtout, ne pas faire de compliments sur le bébé sous peine de lui jeter le mauvais œil.

16 : C'est le nombre de personnes présentes lors de l'accouchement de Vanessa, chez elle.

7^e jour : La peur du mauvais œil et des esprits maléfiques fait que l'on ne donne pas un nom à l'enfant quand il naît. Pour aider à accepter la mort éventuelle d'un nourrisson, on ne lui donne un prénom qu'au 7^e jour de sa vie. Alors seulement aura lieu le baptême, série de rituels qui vont introduire l'enfant dans la société humaine.

25 bouses : C'est ce que doit ramasser Sunita dans les rues de Varanasi pour gagner 1 roupie (1€ = 40 roupies). Une tasse de thé que l'on boit dans des bols en terre cuite et que l'on casse ensuite coûte 2 roupies. C'est la boisson locale. Il faut environ 20 roupies à Sunita pour nourrir sa famille chaque jour.

Volcan Ol Doinyo Lengai : La montagne sacrée des Massais qui représente la résidence d'Engai, leur Dieu Créateur : c'est le seul volcan en activité à émettre des carbonatites, ces laves riches en carbonate de sodium, fer et calcium. Noire quand elle est en fusion, la lave devient blanche comme neige en refroidissant.

Naissance :

" Vivre la naissance d'un enfant est notre chance la plus accessible de saisir le sens du mot miracle. "
Paul Clavel - Extrait de " Jets d'encre "

" Derrière le bébé, il n'y a pas seulement les neuf mois de conception d'un individu,
mais les millions d'années de l'espèce ! "

Henri Piéron - Extrait de " Vocabulaire de la psychologie "

" Pendant que le femme accouche, elle tient la main de son mari. Ainsi, il a moins peur, il souffre moins. "
Pierre Desproges

Ils l'ont dit...

Grossesse :

" Regardez une femme enceinte : vous croyez qu'elle traverse la rue ou qu'elle travaille ou même qu'elle vous parle.
C'est faux. Elle pense à son bébé. "

Anna Gavalda - Extrait de " Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part "

" Le mystère de l'incarnation se répète en chaque femme ; tout enfant qui naît est un Dieu qui se fait homme. "
Simone De Beauvoir - Extrait de " Le deuxième sexe "

" Dieu ne pouvait être partout, alors il a créé la mère. "
Proverbe yiddish



Naissances, d'un collectifs d'auteurs (Agnès Desarthe, Marie Desplechin, Camille Laurens, Geneviève Brissac...)

" Tous les jours, je regarde ma fille comme si elle venait de naître, et je n'en reviens pas.
On ne revient pas de la naissance, on y reste, on y est toujours. " écrit Camille Laurens. Huit romancières,
qui font la littérature d'aujourd'hui, racontent de façon tantôt personnelle, philosophique, spirituelle
ou anecdotique l'expérience de la naissance de leur enfant.
Editions L'Iconoclaste

Le bébé, de Marie Darrieussecq

L'auteure vient d'accoucher. Dans le silence de son appartement, elle observe son nouveau né, l'ausculte, et le découvre.
Et fait mentir Beauvoir qui disait qu'on " ne peut être intellectuelle et bonne mère ". L'universitaire et maman interroge
ce qu'est une mère, ce qu'est un bébé, en donnant ses lettres de noblesse à un sujet absent de la littérature.
Editions P.O.L

Le journal de la création, de Nancy Huston

En 1988, Nancy Huston tient le journal de bord de sa grossesse ; elle y consigne les métamorphoses que subit
son corps, et se livre, parallèlement, en un jeu subtil d'échos, à une réflexion sur l'art, cet " autre type de création ".
Cet essai évoque les mystères de la création (artistique aussi bien que biologique), de l'amour, de l'inspiration.
Editions Poche, Actes Sud

Ils l'ont dit...

Un heureux événement, de Eliette Abécassis

" Désormais, ma vie ne m'appartenait plus, je n'étais plus qu'un creux, un vide, un néant. Désormais, j'étais mère. "
Violent, sincère, impudique, ce roman brise les tabous sur la maternité, cet " heureux événement "
qui n'est peut-être qu'une idéologie fabriquée de toutes pièces.
Editions Albin Michel

Bébés du Monde, de Béatrice Fontanel et Claire d'Harcourt

Bébés Papous, Pygmées, Kabyles, Kayapos, Sioux, Hindous, Esquimaux, Pékinois, Bébés Baloutches...
Comment vivent les petits d'homme à l'autre bout du monde ? Si l'ethnologie conduit le propos,
Bébés du Monde nous renvoie d'abord, nous Occidentaux, à nos propres pratiques.
Il remet en cause notre façon d'accueillir et d'entourer nos tout-petits,
le tout dans un foisonnement magnifique de photos.
Editions de la Martinière

Biographie de Gilles de Maistre

Réalisateur - producteur

TÉLÉVISION

Depuis 1985, auteur et réalisateur de plus de 100 grands reportages et documentaires, parmi lesquels :

L'hôpital des enfants (20 x 52' - M6/Mai Juin Productions)

Apprentis mannequins (5 x 26' - ARTE/Mai Juin Productions)

Urgence enfants (4 x 52' - France 3/Mai Juin Productions)

Les Alchimistes aux fourneaux (3 x 52' - ARTE/Mai Juin Productions)

La Misère à 20 ans (52 minutes - Canal Plus/Mai Juin Productions)

À la Maternité (2004 - 10 x 26 min. - France 3/Mai Juin Productions)

Et plus si affinités II (2004 - 20 x 26 min. - ARTE/Mai Juin Productions)

La Citadelle Europe (2004 - 60 min. - ARTE./BBC/Sundance/Mai Juin Productions)

Le marché de la misère (2002 - 95 min. - France 3/Tetra Media)

Les trottoirs de l'Asie (2002 - 52 min. - France 5/Tetra Media)

Et plus si affinités (2002 - 10 x 26 min. - ARTE/Mai Juin Productions)

Samy intime (2001 - Canal +/Tetra Media)

Raphaëlle au Pays des Miss (2000 - 90 min. - Arte)

Au pays des Miss (2000 - 5'26 min. Arte/Tetra Media)

À qui profite la Cocaïne ? (1993-1994 - 2 x 52 min. - France 2/Shoot Again/CAPA)

Interdit d'Enfance (1989-1994 - Série de 5 x 52 min.) :

- **J'ai 12 ans et je fais la guerre...** (Canal +/FR3/CAPA)

- **L'enfance sous les verrous** (Canal +/FR3/CAPA/Tetra Media)

- **J'ai 9 ans et je travaille...** (TF1/CAPA/Tetra Media)

- **Golden babies** (TF1/CAPA/Tetra Media)

- **Les petits Mozart** (Arte/Images et compagnie)

Banlieue (1989 - 52 min. - Canal +/FR3/VI Presse)

Sans Domicile Fixe (1988 - 52 min. - Canal +/A2/VI Presse)

La santé de l'Apartheid (1987 - 26 min. - TF1/Sygma télévision)

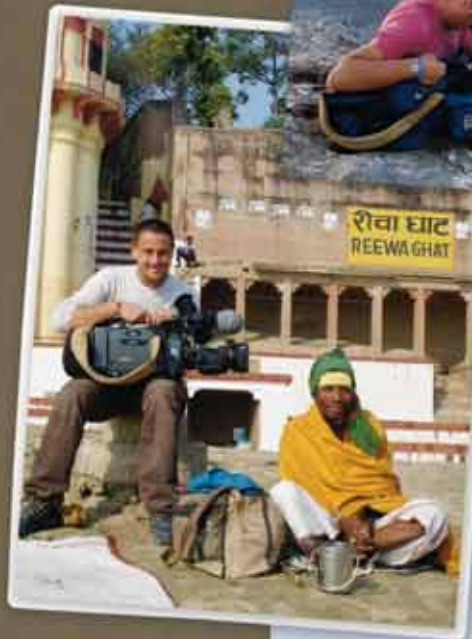
Les gamines de Bogota (1986 - 26 min. - FR3/Sygma télévision)

CINÉMA

Grands Reporters : Projet en écriture avec Christophe Graizon.

Féroce : Sortie le 17 avril 2002. Avec Samy NACERI, Jean-Marc THIBAUT, Bernard LE COQ, Claire KEIM, Elsa ZYLBERSTEIN, Philippe MAGNAN, Alika DEL SOL, Nils TAVERNIER. Production : Tetra Media

Killer Kid : 1992-1994 - Flach Films/Tetra Média/SFP/M6 Films. Sortie le 22 juin 1994.



PUB

Unicef : Campagne 2002 - 2x40 sec.

Mac Donald : Monopoly 2000 - 4x30 sec.

Police Nationale : Campagne de recrutement 2000 - 30 sec.

Police Nationale : Campagne de recrutement 200 - 30 sec.

LIVRE

Interdit d'Enfance : Canal + Éditions /Albin Michel - 1992

PRODUCTION

Mai Juin Productions : 2004

PRIX

Télévision

Prix Albert Londres 1990

Emmy Award du meilleur documentaire. New York - 1990

Cable Ace Award du meilleur documentaire. Los Angeles - 1991

7 d'Or du meilleur grand reportage - 1990

3 nominations aux 7 d'Or - 1988 / 1990 / 1992

Scoop du 52 minutes - Festival d'Angers - 1991

Prix du Public - Festival du grand reportage d'Istres - 1991

Prix du meilleur reporter, de la meilleure image

et du meilleur montage.

Festival du grand reportage de La Ciotat - 1986

Cinéma

Prix Cannes Junior - Killer Kid - 1994

Prix du Public - Festival de Cannes - 1994

Grand Prix International de la Jeunesse

Festival de Charleroi (Belgique) - 1994

Prix du Public

Festival international de Sainte-Thérèse (Canada) - 1994

Prix Espoir en 35mm.

Festival du premier film d'auteur de Mulhouse - 1994

Cinekid Award - Festival d'Amsterdam - 1994

FORMATION ET DIPLÔMES

Diplômé du Centre de Formation des Journalistes (CFJ) - 1985

Licencié en Philosophie. Paris X - 1983

Bac B. - 1980.





fiche technique

Réalisé par : **Gilles de Maistre**

Sur une idée de : **Gilles de Maistre**
Scénario : **Marie-Claire Javoy**

Adaptation : **Marie-Claire Javoy et Gilles de Maistre**
Durée : **100 minutes**
Format de tournage : **HD**
Date de tournage : **du 29 mars 2006 au 15 mai 2007**
Lieux de tournage : **Niger, Tanzanie, Inde, Vietnam, Japon, Sibérie, France, Etats-Unis, Mexique, Brésil**

Co-producteur : **Disney / Buena Vista International (France), M6**
Avec la participation de : **Disneynature production**
Partenaires : **M6, Canal +, TPS, Teva**
Distributeur France : **Buena Vista International**
Distributeur International : **Wild Bunch**

Équipe Mai Juin Productions :

Producteur exécutif : **Stéphanie Schorter Champenier**
Producteurs délégués : **Gilles de Maistre - Miguel Courtois**
Chargées de production : **Widade Himri - Emilie Champel**
Chef monteur : **Marie Quinton**
Son : **Emmanuel Guionet - Franck Desmoulin - François Groult**
Étalonnage : **Isabelle Laclau**
Musique originale : **Armand Amar**

Enquêtrices France : **Sarah Chrétien - Prune de Portal - Lucie Boudaud
Florence de Changy - Magali Bloch - Christèle Dedeabant
Hélène Mourot - Amal El Hachimi**

Industries techniques :

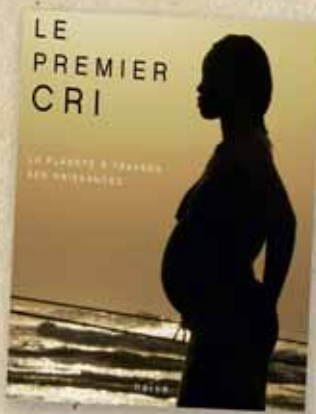
Moyens techniques tournage :
Image : **Plani Presse**
Son : **Oddity**

Moyens techniques post-production :

Montage image : **Sylicone**
Montage son : **Polyson**
Étalonnage : **Sylicone**
Laboratoire : **GTC**

Avec le soutien de ThermoFlash : **ThermoFlash**

Séduit par l'originalité et l'humanité du projet,
naïve livres publiera en octobre 2007 deux ouvrages qui accompagnent
et prolongent l'aventure cinématographique



L'un s'adresse à tous :

Le Premier Cri
La planète à travers ses naissances
Préface **Gilles de Maistre**
Texte **Marie-Claire Javoy**
35€

Compagnon de route du long-métrage dans ce voyage planétaire insolite à la découverte des univers de la naissance, le livre s'affranchit cependant de la dramaturgie du film. La narration est bâtie sur d'autres ressorts pour nourrir le lecteur autrement et prolonger ainsi le miracle de la vie sur grand écran. Le récit de ces 9 naissances nous donne la chance de toucher du doigt la dimension sacrée et éternellement féminine de l'enfantement grâce à la mise en perspective des cultures, traditions et réalités économiques de 9 femmes qui donnent la vie le même jour, celui d'une éclipse totale du soleil. Pour s'apercevoir qu'en racontant l'intime, on touche à l'universel. L'histoire de ces femmes, contée au présent, rapporte aussi une autre vérité, celle de la réalité du tournage, des coulisses de l'aventure. Film et livre s'unissent pour offrir une opportunité fantastique d'approcher au plus près la notion de transmission de la vie, avec, derrière, l'idée que chaque naissance est une part de notre humanité à tous.

Livre relié Jaquette : 192 pages, format : 20 x 22,5 cm, illustré de 80 photographies exceptionnelles en couleur prises lors du tournage du film ou extraites du film lui-même, enrichies de reproductions d'art primitif reliées à la maternité (déesse de la maternité, objets rituels...)



Et pour les enfants,

Anna, Faneck, Sofia, Nemali, Yuito, bébés d'ailleurs
Le Premier cri
Textes **Marie-Claire Javoy et Françoise de Guilbert**
15€

Un album destiné aux enfants à partir de 5 ans, qui raconte comme une histoire le voyage accompli par 5 bébés pour naître à notre monde. L'histoire de leur naissance, les traditions de leur peuple, les gestes accomplis pour les accueillir : la porte s'ouvre sur un monde passionnant, à la découverte du mystère et de la magie de la naissance.

48 pages
40 photographies en couleur
Format : relié / 22 x 27 cm